agréables? La vie ſuffit-elle pour acquérir une connoiſſance légere, mais intéreſſante de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre éxiſtence?

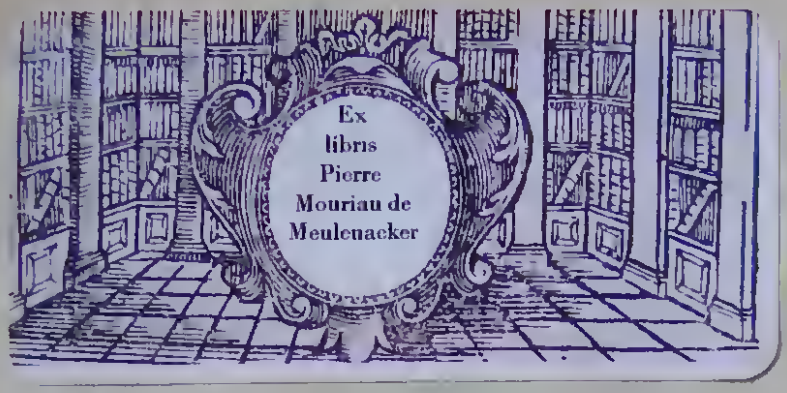
Le plaiſir d'être; ce plaiſir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains; cette penſée ſi douce, ce bonheur ſi pur, *je ſuis, je vis, j'éxiſte*, pourroit ſeul rendre heureux, ſi l'on s'en ſouvenoit, ſi l'on en jouiſſoit, ſi l'on en connoiſſoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiſer les reſſources de notre ame, & les bienfaits de la nature. Renoncez aux ſentimens tumultueux deſtructeurs imperceptibles de notre être; venez apprendre à connoître les plaiſirs innocens & durables,

rables, venez-en jouir avec moi, vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

FIN.

Lettres
d'une
Peruvienne


Ex
libris
Pierre
Mouriau de
Meulenacker

LETTRES
D'UNE
PERUVIENNE.

A PEINE.

AVERTISSEMENT.

SI la vérité, qui s'écarte du vraiſemblable, perd ordinairement ſon crédit aux yeux de la raiſon, ce n'eſt pas ſans retour ; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant ſon Tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en préſentant au Public les Lettres d'une jeune Peruvienne, dont le ſtile & les penſées ont ſi peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuſe qu'un injuſte préjugé

nous a fait prendre de ſa nation.

Enrichis par les précieuſes dépouilles du Perou, nous devrions au moins regarder les habitans de cette partie du monde, comme un peuple magnifique ; & le ſentiment de reſpect ne s'éloigne guères de l'idée & de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons du mérite aux autres nations, non-ſeulement qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, mais qu'autant que leur langue ſe rapproche de notre idiome. *Comment peut-on être Perſan.*

Nous mépriſons les Indiens;

à peine accordons-nous une ame penſante à ces peuples malheureux, cependant leur hiſtoire eſt entre les mains de tout le monde; nous y trouvons par-tout des monumens de la ſagacité de leur eſprit, & de la ſolidité de leur philoſophie.

L'apologiſte de l'humanité & de la belle nature a tracé le crayon des mœurs Indiennes dans un Poëme dramatique, dont le ſujet a partagé la gloire de l'éxécution.

Avec tant de lumieres répandues ſur le caractere de ces peuples, il ſemble que l'on ne devroit pas craindre de voir paſſer pour une fiction des Lettres originales, qui ne

font que développer ce que nous connoissons déja de l'esprit vif & naturel des Indiens ; mais le préjugé a-t-il des yeux ? Rien ne rassure contre son jugement, & l'on se seroit bien gardé d'y soumettre cet Ouvrage, si son Empire étoit sans borne.

Il semble inutile d'avertir que les premieres Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aisément, qu'étant composées dans une Langue, & tracées d'une maniere qui nous sont également inconnues, le recueil n'en seroit pas parvenu jusqu'à nous, si la même main ne les eût écrites dans notre Langue.

Nous

Nous devons cette traduction au loiſir de Zilia dans ſa retraite. La complaiſance qu'elle a eu de les communiquer au Chevalier Déterville, & la permiſſion qu'il obtint enfin de les garder, les a fait paſſer jusqu'à nous.

On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire & aux négligences du ſtile, combien on a été ſcrupuleux de ne rien dérober à l'eſprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage. On s'eſt contenté de ſupprimer (ſur-tout dans les premieres Lettres) un grand nombre de termes & de comparaiſons Orientales, qui étoient échappées à Zilia, quoi qu'elle ſçût parfaite-

faitement la Langue Françoiſe lorsqu'elle les traduiſoit ; on n'en a laiſſé que ce qu'il en falloit pour faire ſentir combien il étoit néceſſaire d'en retrancher.

On a cru auſſi pouvoir donner une tournure plus intelligible à de certains traits métaphiſiques, qui auroient pû paroître obſcurs, mais ſans rien changer au fond de la penſée. C'eſt la ſeule part que l'on ait à ce ſingulier Ouvrage.

LETTRES D'UNE PERUVIENNE.

LETTRE PREMIÈRE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attens que ton amour vienne briſer les chaînes de mon eſclavage : hélas !

las! peut-être les malheurs que j'ignore ſont-ils les plus affreux! peut-être tes maux ſurpaſſent-ils les miens!

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation barbare, devroit faire couler mes larmes; mais ma douleur, mes craintes; mon déſeſpoir, ne ſont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie? Ton courage t'a-t-il été funeſte ou inutile? Cruelle alternative! mortelle inquiétude! ô, mon cher Aza! que tes jours ſoient ſauvés, & que je ſuccombe, s'il le faut, ſous les maux qui m'accablent!

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne

ne du tems, & replongé dans les idées éternelles) depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour; retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication, ignorant la Langue de ces hommes féroces, je n'éprouve que les effets du malheur, ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Plongée dans un abîme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus frayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes raviſſeurs ne le ſont pas même de mes larmes; ſourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le peuple aſſez féroce pour n'être point émû aux ſignes de la douleur ? Quel deſert aride a vû naître des humains inſenſibles à la voix de la nature gémiſſante ? Les Barbares ! Maîtres *Dyalpor* * fiers de la puiſſance d'exterminer, la cruauté eſt le ſeul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? où es-tu ? que fais-tu ſi ma vie t'eſt chere, inſtruis-moi de ta deſtinée.

Hélas ! que la mienne eſt changée ! comment ſe peut-il, que des jours ſi ſemblables entr'eux, ayent par rapport à nous de ſi funeſtes différences ? Le tems s'écoule ; les ténébres ſuccédent à la lumiere ; aucun dérangement ne

* Nom du Tonnerre.

ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du ſuprême bonheur, je ſuis tombée dans l'horreur du déſeſpoir, ſans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux paſſage.

Tu le ſçais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendreſſe m'avoit inſpiré pendant la nuit, je courus à mes Quipos *

* Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens ſe ſervoient au défaut de l'écriture pour faire le payement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi pour transmettre à la poſtérité les Actions mémorales de leurs Incas.

& profitant du ſilence qui régnoit encore dans le Temple, je me hâtai de les nouer, dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours je rendrois immortelle l'hiſtoire de notre amour & de notre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit ſous mes doigts une peinture fidéle de nos actions & de nos ſentimens, comme il étoit autrefois l'interprête de nos penſées, pendant les longs intervalles que nous paſſions ſans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le tems, lorsqu'un bruit

bruit confus réveilla mes esprits & fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes * s'ouvroient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours ; je cachai précipitamment *mes Quipos* sous un pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! Jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du Temple ensanglantés ; l'image du Soleil foulée aux pieds ; nos Vierges éperduës, fuyant devant une troupe de

* Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes, l'*Inca* seul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

de ſoldats furieux qui maſſacroient tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage ; nos *Mamas* * expirantes ſous leurs coups, dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémiſſemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi ; m'ôtérent jusqu'au ſentiment de mon malheur.

Revenue à moi-même, je me trouvai, (par un mouvement naturel & presque involontaire) rangée derriere l'autel que je tenois embraſſé. Là, je voyois paſſer ces barbares ; je n'oſois donner un libre cours à ma reſpiration, je craignois qu'elle ne me

* Eſpéce de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

me coutât la vie. Je remarquai cependant qu'ils ralentiſſoient les effets de leur cruauté à la vûe des ornemens précieux répandus dans le Temple ; qu'ils ſe ſaiſiſſoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage ; & qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que pour éviter la mort, je n'avois qu'à me dérober à leurs regards. Je formai le deſſein de ſortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander *au Capa Inca* * du ſecours & un azile pour mes Compagnes & pour moi : mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloig-

* Nom générique des Incas regnans.

loigner, je me ſentis arrêter : ô, mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies oſérent porter leurs mains ſacriléges ſur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure ſacrée, traînée ignominieuſement hors du Temple, j'ai vû pour la premiere fois le ſeüil de la porte Céleſte que je ne devois paſſer qu'avec les ornemens de la Royauté; * au lieu de fleurs qui auroient été ſemées ſous mes pas, j'ai vû les chemins couverts de ſang & de carnage; au lieu des honneurs du Trône que je devois partager avec toi, eſclave ſous les loix de la tyrannie, enfermée

* Les Vierges conſacrées au Soleil, entroient dans le Temple presque en naiſſant, & n'en ſortoient que le jour de leur mariage.

fermée dans une obſcure priſon ; la place que j'occupe dans l'univers eſt bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais, cher ſoûtien de ma vie, que tant de maux me ſeront legers, ſi j'apprends que tu reſpires !

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſçais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſéde, mon cher Aza, c'eſt le tréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprête à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de mon ſort.

ſort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire paſſer jusqu'à toi ? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggerera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* * fidéle qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza ; je donnerois tous les jours que le Soleil me deſtine pour jouir un ſeul moment de ta préſence.

* Meſſager.

LETTRE DEUXIÉME.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux Citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſtérieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains ! Que *Pachammac* * prolonge ſes années, en récompenſe de ſon adreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

Les tréſors de l'Amour me ſont ouverts; j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame s'enyvre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une Mer par-

* Le Dieu créateur, plus puiſſant que le Soleil.

parfumée. Tu vis, & le chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompues ! Tant de bonheur étoit l'objet de mes deſirs, & non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même, je craignois pour tes jours ; le plaiſir étoit oublié, tu me rends tout ce que j'avois perdu. Je goûte à longs traits la douce ſatisfaction de te plaire, d'être louée de toi, d'être approuvée par ce que j'aime. Mais, cher Aza, en me livrant à tant de délices, je n'oublie pas que je te dois ce que je ſuis. Ainſi que la roſe tire ſes brillantes couleurs des rayons du Soleil, de même les charmes qui te plaiſent dans mon esprit & dans mes ſentimens, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux ;

rien

rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans le néant, où mon ſexe eſt condamnée. Peu eſclave de la coutume, tu m'en as fait franchir les barrieres pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pû ſouffrir qu'un être ſemblable au tien, fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérité. Tu as voulu que nos divins *Amutas* * ornaſſent mon entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumiere de ma vie, ſans le deſir de te plaire, aurois-je pû me reſoudre d'abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le deſir de mériter ton

* Philoſophes Indiens.

ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour & que l'amour rend voluptueuſes ; je ne ſerois que l'objet de tes yeux ; l'abſence m'auroit déja effacée de ton ſouvenir.

Mais, hélas ! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage ? En jettant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joie diſparoît, l'horreur me ſaiſit, & mes craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon ſecours ; tu es inſtruit de mon ſort, il n'eſt pas changé. Non, mon cher Aza, au milieu de ces Peuples féroces, que tu nommes Espagnols, tu n'eſt pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans

les

les honneurs qu'ils te rendent ; que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit, tu crois sincéres, les promesses que ces barbares te font faire par leur interprête, parce que tes paroles sont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage ; moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes Sujets les prennent pour des Dieux, ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire, puisque l'Inca *Viraco-*

cha

cha * en a prédit la destruction.

Achette ta vie & ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature. Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre & de notre tendresse.

Tu seras plus Roi en régnant sur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable :

* *Viracocha* étoit regardé comme un Dieu : il passoit pour constant parmi les Indiens, que cet Incas avoit prédit en mourant que les Espagnols détrôneroient un de ses descendans.

ble : ma ſoumiſſion à tes volontés te fera jouir ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéïſſant je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégreſſe; ton Diadême * ſera toujours l'ouvrage de mes mains, tu ne perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, chier ame de ma vie, tu t'es plaint des devoirs de ton rang? Combien les cérémonies, dont tes viſites étoient accompagnées, t'ont fait envier le ſort de tes Sujets? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi; craindrois-tu à préſent de perdre tant

* Le Diadême des Incas, étoit une eſpéce de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

tant de contraintes? Ne ſerois-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton Empire? Non, je ne puis le croire, mon cœur n'eſt point changé, pourquoi le tien le ſeroit-il?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de ſa vûe; je me rappelle ſans ceſſe ce jour fortuné, où ton Pere, mon ſouverain Seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir réſervé à lui ſeul, d'entrer dans l'intérieur du Temple; * je me repréſente le ſpectacle agréable de nos Vierges, qui, raſſemblées dans un même lieu, reçoivent un nouveau luſtre de l'ordre admirable

* L'Incas régnant avoit ſeul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

ble qui régne entr'elles : tel on voit dans un jardin l'arrangement des plus belles fleurs ajouter encore de l'éclat à leur beauté.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil Levant, dont la tendre lumiere prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie, un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vû que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le silence régnoient de toutes parts. Je ne sçais quelles étoient les pensées de mes Compagnes ; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point assail-

li! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vûe; mais tu tournas tes pas vers moi, le reſpect me retint.

O, mon cher Aza, le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur me ſera toujours cher! Le ſon de ta voix, ainſi que le chant mélodieux de nos Hymnes, porta dans mes veines le doux frémiſſement & le ſaint reſpect que nous inſpire la préſence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de la voix; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'oſai élever mes regards juſqu'à toi, je ren-

rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui ſe rencontrerent, & ſe confondirent dans un inſtant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, auroit pû nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue & ſentie, avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante ſur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la ſublime Théologie de nos *Cucipatas*, * je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine,

* Prêtres du Soleil.

vine, je crus que le Soleil me manifeſtoit ſa volonté par ton organe, qu'il me choiſiſſoit pour ſon épouſe d'élite : j'en ſoupirai, mais après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta préſence avoit fait ſur moi ! tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes Compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus ſoutenir leur préſence ; retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorſqu'une d'entr'elles, vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton

épou-

épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton Empire, * mais depuis que je t'avois vû, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas ſaiſir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant loin d'en connoître toute l'étendue ; accoutumée au nom ſacré d'épouſe du Soleil, je bornois mon eſpérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'eſt toi, mon aimable Aza, c'eſt toi qui comblas mon ame de délices en m'apprenant que l'auguſte

* Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouſer leurs ſœurs, & quand ils n'en auroient point, de prendre pour femme la premiere Princeſſe du Sang des Incas, qui étoit Vierge du Soleil.

guſte rang de ton épouſe m'aſſocieroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirois ſans ceſſe de ces entretiens ſi rares & ſi courts au gré de nos deſirs, de ces entretiens qui ornoient mon eſprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuſe eſpérance de faire un jour le tien.

O, mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeuneſſe, qui retardoit notre union, étoit flatteuſe pour mon cœur ! Combien les deux années qui ſe ſont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte ! Helas, le moment fortuné étoit arrivé ! quelle fatalité l'a rendu ſi funeſte ? Quel Dieu punit ainſi l'innocence & la ver-

vertu ? ou quelle Puiſſance infernale nous a ſéparés de nous-mêmes ? L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza !...

LET-

LETTRE TROISIÉME.

C'EST toi, chere lumiere de mes jours ; c'eſt toi qui me rappelles à la vie ; voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens ! Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuſe ſe préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi, je mourois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie ; & je t'en fais un ſacrifice. Mais comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées ?

rivées ? Comment me rappeller des idées déja confuſes au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'eſt écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidéle *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit deux de mes raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite avec autant de violence qu'ils en avoient employée à m'arracher du Temple du Soleil.

Quoique la nuit fût fort obſcure, on me fit faire un ſi long trajet, que ſuccombant à la fatigue, on fut obligé de me porter dans une maiſon dont les approches, mal-

malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles.

Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'étoit ma priſon. Ah, mon cher Aza! pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les lévres d'un enfant du Soleil! *

Cette maiſon, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit; cette maiſon comme ſuspendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon esprit, que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame comme la tienne de ſa

* Il paſſoit pour conſtant qu'un Peruvien n'a jamais menti.

ſa divine ſcience, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoiſſance que j'en ai, eſt que cette demeure n'a pas été conſtruite par un être ami des hommes: car quelques momens après que j'y fus entrée, ſon mouvement continuel, joint à une odeur malfaiſante, me cauſerent un mal ſi violent, que je ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuccombé: ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems aſſez long s'étoit écoulé, je ne ſouffrois presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui d'*Yalpa*: notre habitation en recevoit des éblanlemens tels que la terre en éprouvera, lorsque la Lune en tombant, réduira

duira l'univers en pouſſiere. * Des cris, des voix humaines qui ſe joignirent à ce fracas, le rendirent encore plus épouvantable ; mes ſens ſaiſis d'une horreur ſecrette, ne portient à mon ame, que l'idée de la deſtuction, (non-ſeulement de moi-même) mais de la nature entiere. Je croyois le péril univerſel; je tremblois pour tes jours: ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès, à la vûe d'une troupe d'hommes en fureur, le viſage & les habits enſanglantés, qui ſe jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne ſoutins pas cet horrible ſpectacle, la force & la connoiſſance m'abandonnerent:

* Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la Lune qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

herent : j'ignore encore la ſuite de ce terrible événement. Mais revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entourée de pluſieurs Sauvages, qui n'étoient plus les cruels Espagnols.

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pû ſe faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour paſſer dans les régions inconnues. * Te

* Les Indiens croyoient qu'après la mort l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

Te l'avouerai-je, chere Idole de mon cœur ; fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourmens de toute eſpéce ; accablée ſous le poids de mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je ſentois approcher : je refuſai conſtamment tous les ſecours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai ſans regret.

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment ; déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images que comme un léger deſſein tracé par une main tremblante ; déja les objets qui m'avoient le plus affectée n'excitoient en moi que cette ſenſation vague, que nous éprouvons en nous laiſſant aller

aller à une rêverie indéterminée; je n'étois presque plus. Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit. De loin il nous effraye, parce que nous y pensons de toutes nos forces; quand il est arrivé, affoibli par les gradations de douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paroît que celui du repos. Un penchant naturel qui nous porte dans l'avenir, même dans celui qui ne sera plus pour nous, ranima mon esprit, & le transporta jusques dans l'intérieur de ton Palais. Je crus y arriver au moment où tu venois d'apprendre la nouvelle de ma mort; je me représentai ton image pâle, défigurée, privée de sentimens, telle qu'un lys desséché par la brûlante

ardeur du Midi. Le plus tendre amour eſt-il donc quelquefois barbare ? Je jouiſſois de ta douleur, je l'excitois par de triſtes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir à répandre ſur tes jours le poiſon des régrets ; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, reveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher Arbitre de mon éxiſtence ? Hélas ! qui pourra m'en aſſurer ? Je ne ſçais plus où je ſuis, peut-être eſt-ce loin de toi. Mais duſſions-nous être ſéparés par les eſpaces immenſes qu'ha-

qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage leger de mes penſées volera ſans ceſſe autour de toi.

LETTRE QUATRIE'ME.

QUEL que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminue, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la nature ſemble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer, nous prouve une inſuffiſance ſi humiliante, qu'elle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-même.

Je ne vis plus en moi ni pour moi; chaque inſtant où je reſpire, eſt un ſacrifice que je fais à ton amour, & de jour en jour il devient plus pénible; ſi le tems apporte quelque ſoulagement au mal qui

qui me consume, loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau, tout intéresse ma curiosité, & rien ne peut la satisfaire. En vain, j'employe mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue; l'un & l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source, en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevoient des objets: je m'obstinai quelque tems à les fermer; mais les ténébres volontaires auxquelles je m'étois condamnée, ne soulageoient que ma modestie. Blessée sans cesse à la vûe de ces hommes, dont les services & les secours sont autant

de ſupplices, mon ame n'en étoit pas moins agitée ; renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le deſir de les exprimer plus violent. D'un autre côté l'impoſſibilité de me faire entendre, répand juſques ſur mes organes un tourment non moins inſupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle !

Hélas ! je croiois déja entendre quelques mots des Sauvages Eſpagnols, j'y trouvois des rapports avec notre auguſte langage ; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je

ne

ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même Nation ; & à la différence de leur maniere, & de leur caractere apparent, on devine sans peine que *Pachacamac* leur a distribué dans une grande disproportion les élemens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore assemblé pour leur formation que l'air & le feu : les yeux fiers, la mine sombre & tranquille de ceux-là, montroient assez qu'ils étoient cruels de sang froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prou-

prouvé. Le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur, mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le *Cacique* * à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon beaucoup de respect : l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie, mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, & sa familiarité impérieuse.

Dès

* *Cacique* est une espece de Gouverneur de Province.

Dès le premier moment, où revenue de ma foibleſſe, je me trouvai en leur puiſſance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué) plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confuſion inexprimable; il parut ſurpris de ma réſiſtance, & ſans aucun égard pour la modeſtie, il la reprit à l'inſtant: foible, mourante & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems, il faut que je la lui donne moi-même pluſieurs fois par jour, ſi je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon déſavantage.

Cette eſpéce de cérémonie *

* Les Indiens n'avoient aucune connoiſſance de la Médecine.

me paroît une ſuperſtition de ces peuples : j'ai crû remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur Nation pour en ſentir les effets ; car je n'en éprouve aucuns, je ſouffre toujours également d'un feu intérieur qui me conſume ; à peine me reſte-t-il aſſez de force pour nouer mes *Quipos*. J'employe à cette occupation autant de tems que ma foibleſſe peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes ſens, ſemblent donner plus de réalité à mes penſées ; la ſorte de reſſemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illuſion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'aſſurer de mes vœux, de ma tendreſſe ;

dreſſe ; cette douce erreur eſt mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon Ouvrage, je gémis de ton abſence ; ainſi toute entiere à ma tendreſſe, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! Quel autre uſage pourrois-je en faire ? O, mon cher Aza ! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame : quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi ; plongée dans un abîme d'obſcurité, pourrois-je détourner mes penſées de la lumiere de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils ſont à toi. Tu me chéris, je me laiſſe vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je ſuis récompenſée.

LETTRE CINQUIE'ME.

QUE j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai conſacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux Perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma tendreſſe, mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentimens ; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes douleurs, pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir ?

Mon étrange deſtinée m'a ravi jus-

juſqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on eſt écouté, on croit être ſoulagé en voyant partager ſa triſteſſe, je ne puis me faire entendre, & la gaieté m'environne.

Je ne puis même jouir paiſiblement de la nouvelle eſpéce de déſert où me réduit l'impuiſſance de communiquer mes penſées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la ſolitude de mon ame : j'oublie le plus beau préſent que nous ait fait la nature, en rendant nos idées impénétrables ſans le ſecours de notre propre volonté. Je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne découvrent les réflexions déſavantageuſes que m'inſpire la bizarrerie de leur conduite.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donné de leur caractere. Car si je m'arrête aux fréquentes oppositions de leur volonté à la mienne, je ne puis douter qu'ils ne me croyent leur esclave, & que leur puissance ne soit tyrannique.

Sans compter un nombre infini d'autres contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être, ils me retiennent par une espéce de violence dans ce lit qui m'est devenu insupportable.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils ont témoignée de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent

gnent les ſervices qu'ils me rendent, je ſuis tentée de croire qu'ils me prennent pour un être d'une eſpéce ſupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. *Le Cacique* ſemble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du *Raymi* : * Il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit, il reſte un tems conſidérable dans cette poſture gênante : tantôt il garde le ſilence, & les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondement : je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire *le grand*

* Le *Raymi* principale fête du Soleil, l'Incas & les Prêtres l'adoroient à genoux.

grand Nom ** prononcé à haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma main, il y porte ſa bouche avec la même vénération que nous avons pour le ſacré Diadême. * Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa Nation. Le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus meſuré; il y joint cet air touché qui précéde les larmes ; ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame; ces accens qui ſont presque des plaintes; enfin tout ce qui accompagne

** Le grand Nom étoit *Pachacamac*, on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

* On baiſoit le Diadême de *Manecocapa* comme nous baiſons les Reliques de nos Saints.

pagne le désir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoissoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur sur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette Nation ne seroit-elle point idolâtre ? Je n'ai encore vû faire aucune adoration au Soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Manco-Capa* * eût apporté sur la terre les volontés du Soleil ; nos Ancêtres divinisoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais,

* Premier Législateur des Indiens. *V.* l'Histoire des Incas.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux signes de mes volontés; je serois libre, je sortirois de cette odieuse demeure; j'irois chercher le maître de mon ame; un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.

LETTRE SIXIE'ME.

QUELLE horrible ſurpriſe, mon cher Aza ! Que nos malheurs ſont augmentés ! Que nous ſommes à plaindre ! Nos maux ſont ſans reméde, il ne me reſte qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever, je profitai avec empreſſement de cette liberté ; je me ſuis traînée à une petite fenêtre, je l'ai ouverte avec la précipitation que m'inſpiroit ma vive curioſité. Qu'ai-je vû ? Cher Amour de ma vie, je ne trouverai point d'expreſſions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie en ne dé-

couvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vûe ſeule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée ſur le mouvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flotantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes Contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une deſcription très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance ? Je ſuis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne reſpire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toûjours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte ; la deſtruction de mon

être

être ne paroîtra pas même un évenement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher Arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime; l'univers est anéanti pour moi; il n'est plus qu'un vaste desert que je remplis des cris de mon amour; entends-les, cher objet de ma tendresse, sois-en touché, permets que je meure....

Quelle erreur me séduit! Non, mon cher Aza, non, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'est la timide nature, qui, en frémis-

ſant d'horreur, emprunte ta voix plus puiſſante que la ſienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle; mais c'en eſt fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ſes regrets....

Que la Mer abîme à jamais dans ſes flots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les deniers ſentimens de mon cœur, il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le penſe, je le ſens encore, je le dis pour la derniere fois....

LETTRE SEPTIE'ME.

AZA, tu n'as pas tout perdu, tu régnes encore ſur un cœur; je reſpire. La vigilance de mes Surveillans a rompu mon funeſte deſſein, il ne me reſte que la honte d'en avoir tenté l'exécution. J'en aurois trop à t'apprendre les circonſtances d'une entrepriſe auſſi-tôt détruite que projettée. Oſerois-je jamais lever les yeux juſqu'à toi, ſi tu avois été témoin de mon emportement?

Ma raiſon ſoumiſe au déſeſpoir, ne m'étoit plus d'aucun ſecours; ma vie ne me paroiſſoit d'aucun prix, j'avois oublié ton amour.

Que le ſang-froid eſt cruel après la fureur! Que les points de vue ſont

ſont différens ſur les mêmes objets! Dans l'horreur du déſeſpoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des ſouffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une ſurpriſe nous rappelle à nous-même, nous ne trouvons que de la foibleſſe pour principe de notre Héroïſme ; pour fruit, que le repentir, & que le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévére punition. Abandonnée à l'amertume du repentir, enſevelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumiere ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exhale ; mais je ſuis

toute

toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours ces Sauvages bienfaisans voudroient me faire partager la joie qui les transporte ; je ne fais qu'en soupçonner la cause ; mais quand elle me seroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge semblable au Mays, * dont ils boivent abondamment, leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'ap-

* Le *Mays* est une plante dont les Indiens font une boisson forte & salutaire ; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes, & ils en boivent jusqu'à l'yvresse après le sacrifice. *Voyez l'Hist. des Incas, t. 2. p. 151.*

l'appercevoir, ne me laiſſeroient pas douter que cette réjouiſſance ne ſe fît en l'honneur de l'Aſtre Divin, ſi la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres.

Mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des Sauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction; il m'a délivrée de leurs regards importuns, je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza? Il y a des momens, où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets; le feu de ſes yeux me rappelle

pelle l'image de celui que j'ai vû dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas que cette illusion est passagere & que les regrets qui la suivent sont durables ! ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIE'ME.

QUAND un ſeul objet réunit toutes nos penſées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéreſſent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le ſeul mobile de mon ame, aurois-je paſſé, comme je viens de faire, de l'horreur du déſeſpoir à l'eſpérance la plus douce ? Le *Cacique* avoit déja eſſayé pluſieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus ſans frémir. Enfin preſſée par de nouvelles inſtances, je m'y ſuis laiſſée conduire. Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompenſée de ma complaiſance!

Par

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espéce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même-tems, il m'a fait entendre par des signes (qui commencent à me devenir familiers) que nous allons à cette terre, & que sa vûe étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte; l'espérance, comme un trait de lumiere, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit

duit à cette terre que l'on m'a fait voir, il eſt évident qu'elle eſt une portion de ton Empire, puisque le Soleil y répand ſes rayons bienfaiſans. * Je ne ſuis plus dans les fers des cruels Eſpagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer ſous tes Loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raiſon, mes déſirs, tout m'en aſſure. Je vole dans tes bras, un torrent de joie ſe répand dans mon ame, le paſſé s'évanouit, mes malheurs ſont finis; ils ſont oubliés, l'avenir ſeul m'occupe, c'eſt mon unique bien. Aza,

* Les Indiens ne connoiſſoient pas notre Emisphere, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ſes enfans.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu, je verrai ton visage, tes habits, ton ombre; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même, est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface!

LETTRE NEUVIÉME.

QUE les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza! le tems ainſi que l'eſpace n'eſt connu que par ſes limites. Il me ſemble que nos eſpérances ſont celles du tems; ſi elles nous quittent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'en appercevons pas plus la durée que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total (horreur de la nature, image du néant) les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde; aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur

ſur leur longueur : à préſent que l'eſpérance en marque tous les inſtans, leur durée me paroît infinie, & ce qui me ſurprend davantage, c'eſt qu'en recouvrant la tranquilité de mon eſprit, je retrouve en même-tems la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joie, une foule de penſées qui s'y préſentent, l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaiſirs & de bonheur s'y ſuccédent alternativement ; les idées nouvelles y ſont reçues avec facilité, celles mêmes dont je ne m'étois point apperçue s'y retracent ſans les chercher.

Depuis deux jours, j'entens pluſieurs mots de la Langue du *Cacique* que je ne croyois pas ſçavoir.

Ce ne ſont encore que des termes qui s'appliquent aux objets, ils n'expriment point mes penſées & ne me font point entendre celles des autres; cependant ils me fourniſſent déja quelques éclairciſſemens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſçais que le nom du *Cacique* eſt *Déterville*, celui de notre maiſon flottante *vaiſſeau*, & celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayé: je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune Contrée de ton Royaume; mais faiſant réflexion au nombre infini de celles qui le compoſent, dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bien-tôt évanoui; pouvoit-il ſubſiſter longtems avec la ſolide confiance que me

me donne ſans ceſſe la vûe du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet aſtre divin n'éclaire que ſes enfans ; le ſeul doute me rendroit criminelle ; je vais rentrer ſous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnoiſſance me prépare un plaiſir délicieux, tu combleras d'honneur & de richeſſes le *Cacique* * bienfaiſant qui nous rendra l'un à l'autre, il portera dans ſa Province le ſouvenir de Zilia ; la récompenſe de ſa vertu le rendra plus vertueux encore, & ſon bonheur fera ta gloire.

Rien

* Les *Caciques* étoient des eſpéces de petits Souverains tributaires des *Incas*.

Rien ne peut ſe comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi; loin de me traiter en eſclave, il ſemble être le mien; j'éprouve à préſent autant de complaiſances de ſa part que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie: occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amuſemens, il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſoupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne repéte ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte; mais le ton, l'air & la forme qu'il y employe, me perſuadent

dent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de ſa Nation.

Il commence par me faire prononcer diſtinctement des mots de ſa Langue. (Il ſçait bien que les Dieux ne parlent point); dès que j'ai répeté après lui, *oui*, *je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie ſe répand ſur ſon viſage, il me baiſe les mains avec transports, & avec un air de gaieté tout contraire au ſérieux qui accompagne l'adoration de la Divinité.

Tranquille ſur ſa Religion, je ne le ſuis pas entierement ſur le pays d'où il tire ſon origine. Son langage & ſes habillemens ſont ſi différens des nôtres, que ſouvent ma confiance en eſt ébranlée. De fâcheuſes réflexions couvrent quel-

quefois de nuages ma plus chere espérance : je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois réſolu de ne plus penſer ; mais comment rallentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que ſur elle-même, & que de ſi grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve ſans ceſſe dans la plus profonde obſcurité. Je ſçavois que la privation d'un ſens peut tromper à quelques égards, je vois, néanmoins avec ſurpriſe que l'uſage des miens m'entraîne d'erreurs

teurs en erreurs. L'intelligence des Langues seroit-elle celle de l'ame? O, cher Aza, que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités; mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours dissipera en un moment les ténébres qui m'environnent.

LET-

LETTRE DIXIÉME.

JE ſuis enfin arrivée à cette Terre, l'objet de mes deſirs, mon cher Aza, mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis, tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me ſurprend, m'étonne & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer; mes erreurs réprimment mes jugemens, je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon flotante, que nous ſommes entrés dans une ville bâtie ſur le

le rivage de la Mer. Le peuple qui nous ſuivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique*, & les maiſons n'ont aucune reſſemblance avec celles des villes du Soleil : ſi celles-là les ſurpaſſent en beauté par la richeſſe de leurs ornemens, celles-ci ſont fort au-deſſus par les prodiges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où *Déterville* m'a logée, mon cœur a treſſailli ; j'ai vû dans l'enfoncement une jeune perſonne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle ſurpriſe, mon cher Aza, quelle ſurpriſe extrême, de ne trouver qu'une reſiſtance impénétrable, où je voyois une figure humaine ſe mouvoir dans un eſpace fort étendu ! L'é-

L'étonnement me tenoit immobile les yeux attachés sur cette ombre, quand *Déterville* m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même-tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement ; que faut-il penser des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois, étoit la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit

prit que des erreurs ou des ignorances? Je le vois avec douleur, mon cher Aza; les moins habiles de cette Contrée ſont plus ſavans que tous nos *Ancutes*.

Le *Cacique* m'a donné une *China* * jeune & fort vive; c'eſt une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être ſervie : pluſieurs autres s'empreſſent à me rendre des ſoins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fiſſent pas, leur préſence reveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzoco* *. Cependant je ne puis encore juger de rien, mon eſprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes; mon cœur

* Servante ou femme de chambre.

* Capitale du Perou.

cœur seul inébranlable ne desire, n'espére, & n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

LET-

LETTRE ONZIE'ME.

QUOIQUE j'aie pris tous les ſoins qui ſont en mon pouvoir pour découvrir quelque lumiere ſur mon ſort, mon cher Aza, je n'en ſuis pas mieux inſtruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pû remarquer, c'eſt que les Sauvages de cette Contrée paroiſſent auſſi bons, auſſi humains que le *Cacique*; ils chantent & danſent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver. * Si je m'en rapportois à l'oppoſition de leurs uſages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus

* Les terres ſe cultivoient en commun au Perou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſances.

plus d'espoir ; mais je me ſouviens que ton auguſte pere a ſoumis à ſon obéiſſance des Provinces fort éloignées, & dont les Peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en ſeroit-elle pas une ? Le Soleil paroît ſe plaire à l'éclairer, il eſt plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vû, & je me livre à la confiance qu'il m'inſpire : il ne me reſte d'inquiétude que ſur la longueur du tems qu'il faudra paſſer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait ſur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le ſeul uſage de la Langue du pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échaper aucune occaſion de m'en inſtruire, je profite

fite de tous les momens où Déterville me laiſſe en liberté pour prendre des leçons de *Ma-China*; c'eſt une foible reſſource, ne pouvant lui faire entendre mes penſées, je ne puis former aucun raiſonnement avec elle; je n'apprends que le nom des objets qui frappent ſes yeux & les miens. Les ſignes du *Cacique* me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpéce de langage, qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon, ou, ſans cette intelligence, je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite; beaucoup de monde y étoit aſſemblé. L'éton-

nement général que l'on témoigna à ma vue me déplut, les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer & qui recommençoient, lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, exciterent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettois une faute, si je sortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit sans sujet; je restai donc, en portant toute mon attention sur ces

ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes & les ris offensans des autres, j'eus pitié de leur foiblesse; je ne pensai plus qu'à leur persuader par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas* * s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier, je pris pour la *Pallas* ** de la Contrée.

Il

* Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une Contrée; ils avoient le privilege de porter le même habit que les Incas.

** Nom générique des Princesses.

Il lui dit plusieurs paroles que je sçais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle ! les beaux yeux !* .... un autre homme lui répondit.

Des graces, une taille de Nymphe ! .... Hors les femmes qui ne dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots; je ne sçais pas encore leur signification, mais ils expriment sûrement des idées agréables, car en les prononçant, le visage est toujours riant.

Le *Cacique* paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit; il se tint toujours à côté de moi, ou s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas de vue, & ses signes m'avertissoient de ce que je

je devois faire : de mon côté j'étois fort attentive à l'obſerver pour ne point bleſſer les uſages d'une Nation ſi peu inſtruite des nôtres.

Je ne ſçais, mon cher Aza, ſi je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité ſi impatiente, que les paroles ne leur ſuffiſant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le ſon de leur voix ; ce que j'ai vû de leur agitation continuelle, m'a pleinement perſuadée du peu d'importance des démonſtrations du *Cacique*, qui m'ont tant cauſé d'embarras & ſur leſquelles j'ai fait tant de fauſſes conjectures.

Il baiſa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres femmes, il les baiſa même au viſage (ce que je n'avois pas encore vû) : les hommes venoient l'embraſſer ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par ſon habit, & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idées.

A juger de leur eſprit par la vivacité de leurs geſtes, je ſuis sûre que nos expreſſions meſurées, que les ſublimes comparaiſons qui expriment ſi naturellement nos tendres ſentimens & nos penſées affectueuſes, leur paroîtroient inſipides ; ils prendroient notre air ſérieux & modeſte pour de la ſtupidité ; & la gravité de notre démarche pour un

en-

engourdiſſement. Le croirois-tu, mon cher Aza, malgré leurs imperfections, ſi tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu ſur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; & ſi mon ame étoit plus heureuſe, je trouverois du plaiſir dans la diverſité des objets qui ſe préſentent ſucceſſivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté ; toi ſeul fais mon bien & mes plaiſirs.

LETTRE DOUZIE'ME.

J'Ai passé bien du tems, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : Quoique je dûsse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise,

prise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par tout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure; il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems sans parler: sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *China* & se remit à sa place sans s'en appercevoir; les yeux attachés sur moi, il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étois embarrassée, sans en sçavoir la raison.

Cepen-

Cependant afin de lui marquer ma reconnoiſſance pour ſes nouveaux bienfaits, je lui tendis la main, & ne pouvant exprimer mes ſentimens, je crûs ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il ſe plaît à me faire répéter; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne ſçais quel effet ils firent dans ce moment-là ſur lui; mais ſes yeux s'animerent, ſon viſage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ſes bras; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me ſerra fortement la main en prononçant d'une voix émuë. *Non . . . . . le reſpect . . . . ſa vertu . . . .* & pluſieurs autres mots que je n'entends pas mieux,

mieux, & puis il courut ſe jetter ſur ſon ſiége à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ſes mains avec tous les ſignes d'une profonde douleur.

Je fus allarmée de ſon état, ne doutant pas que je lui euſſe cauſé quelques peines; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir; mais il me repouſſa doucement ſans me regarder, & je n'oſai plus lui rien dire: j'étois dans le plus grand embarras, quand les domeſtiques entrerent pour nous apporter à manger; il ſe leva, nous mangeâmes enſemble à la maniere accoutumée ſans qu'il parût d'autre ſuite à ſa douleur qu'un peu de triſteſſe; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur; tout cela me paroît inconcevable. Je

Je n'oſois lever les yeux ſur lui ni me ſervir des ſignes, qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien; cependantnous mangions dans un tems ſi différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma ſurpriſe. Tout ce que je compris à ſa réponſe, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique* après être ſorti & rentré pluſieurs fois, vint me prendre par la main; je me laiſſai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit paſſé, & en cherchant à démêler ſi le changement de lieu n'en étoit pas une ſuite.

A peine eus-je paſſé la derniere porte de la maiſon, qu'il m'aida à monter un pas aſſez haut, & je

me

me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut ſe tenir debout ſans incommodité ; mais nous y fûmes aſſis fort à l'aiſe, le *Cacique*, la *China* & moi ; ce petit endroit eſt agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire ſuffiſamment, mais il n'y a pas aſſez d'espace pour y marcher.

Tandis que je le conſidérois avec ſurpriſe, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit ſi étroitement (ô, mon cher Aza! que les prodiges ſont familiers dans ce pays) je ſentis cette machine ou cabane (je ne ſçais comment la nommer) je la ſentis ſe mouvoir & changer de place ; ce mouvement me fit penſer à la maiſon flo-

tante :

tante : la frayeur me saisit ; le *Cacique* attentif à mes moindres inquiétudes me rassura en me faisant regarder par une des fenêtres, je vis (non sans une surprise extrême) que cette machine suspendue assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas* * d'une espéce qui nous est inconnue, marchoient devant nous & nous traînoient après eux ; il faut, ô lumiere de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles & si singulieres ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui modé-

* Nom générique des bêtes.

modérent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maitresse du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la premiere habitation qui se rencontre, & je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avouë, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'univers; tout ce que je vois me ravit & m'enchante.

Les campagnes immenses, qui se changent & se renouvellent sans cesse à des regards attentifs emportent

tent l'ame avec plus de rapidité que l'on ne les traverſe.

Les yeux ſans ſe fatiguer parcourent, embraſſent & ſe repoſent tout à la fois ſur une variété infinie d'objets admirables : on croit ne trouver de bornes à ſa vûe que celles du monde entier ; cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée ſatisfaiſante de notre propre grandeur, & ſemble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le Ciel n'offre pas un ſpectacle moins admirable que celui de la terre ; des nuées transparentes aſſemblées autour du Soleil, teintes des plus vives couleurs, nous préſentent de toutes parts des montagnes d'ombre & de lumiere, dont le ma-

majeſtueux déſordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes.

Le *Cacique* a eu la complaiſance de me faire ſortir tous les jours de la cabane roulante pour me laiſſer contempler à loiſir les merveilles qu'il me voyoit admirer.

Que les bois ſont délicieux, mon cher Aza! ſi les beautés du Ciel & de la terre nous emportent loin de nous par un raviſſement involontaire, celles des forêts nous y ramenent par un attrait intérieur, incompréhenſible, dont la ſeule nature a le ſecret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme univerſel ſe répand ſur tous les ſens & confond leur uſage. On croit voir la fraîcheur avant de la ſentir; les différentes nuances

de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénétre, & ſemblent frapper le ſentiment auſſi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laiſſe à peine discerner ſi elle affecte le goût ou l'odorat; l'air même ſans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en déſigner l'organe.

O, mon cher Aza! que ta préſence embelliroit des plaiſirs ſi purs! Que j'ai deſiré de les partager avec toi! Témoin de mes tendres penſées, je t'aurois fait trouver dans les ſentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que tous ceux des beautés de l'univers.

LET-

LETTRE TREIZIE'ME.

ME voici, enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris, c'eſt le terme de notre voyage, mais ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe, mes découvertes ne me produiſent que du tourment & ne me préſagent que des malheurs: je trouve ton idée dans le moindre de mes deſirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vûe.

Autant que j'en puis juger par le tems que nous avons employé à traverſer cette ville, & par le

grand nombre d'habitans dont les rues ſont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient raſſembler deux ou trois de nos Contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées *de Quitu*; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville; mais, hélas! quelle différence!

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes; elle me paroît un univers plûtôt qu'une habitation particuliere. J'eſſayerois en vain de te donner une idée juſte de la hauteur des maiſons; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles

ſont,

ſont, que de comprendre comment des hommes ont pû les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du *Cacique* fait ſa réſidence... La maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trouvâmes à demi couchée ſur un lit à peu près de la même forme que celui des *Incas* & de même métal. * Après avoir préſenté ſa main

* Les lits, les chaiſes, les tables des Incas étoient d'or maſſif.

main au *Cacique*, qui la baisa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa ; mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que si je n'eusse été avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher ; elle jetta sur moi un regard dédaigneux, & sans répondre à ce que son fils lui disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui ; il l'embrassa aussi-bien qu'une autre femme qui

qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge étoit accourue ; elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joye éclatoit sur son visage sans en bannir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la derniere ; mais avec une tendresse si naturelle que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels seroient nos transports, si après tant de malheurs le sort nous réunissoit !

Pendant ce tems, j'étois restée auprès de la *Pallas* par respect *, je

* Les filles, quoique du sang Royal, portoient un grand respect aux femmes mariées.

je n'osois m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévéres qu'elle jettoit de tems en tems sur moi, achevoient de m'intimider & me donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main & me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assimes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisans; ils m'inspiroient la confiance & l'amitié: j'aurois voulu lui témoigner mes sentimens; mais ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je prononçai

nonçai tout ce que je ſçavois de ſa Langue.

Elle en ſourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaiſir dans cette eſpéce d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles aſſez haut en regardant la jeune fille, qui baiſſa les yeux, repouſſa ma main qu'elle tenoit dans les ſiennes, & ne me regarda plus.

A quelque tems de là, une vieille femme d'une phiſionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint enſuite me prendre par le bras, me conduiſit preſque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maiſon & m'y laiſſa ſeule.

Quoique ce moment ne dût pas être

être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux à paſſer. J'attendois de la fin de mon voyage quelques ſoulagemens à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpéce de violence qu'on m'avoit faite ; enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe ſçait augmenter ſes peines, ſe préſentérent à la fois ſous les plus triſtes aſpects ; je me croyois aban-

abandonnée de tout le monde, je déplorois amerement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer *ma China*. Dans la ſituation où j'étois, ſa vûe me parut *un bien eſſentiel*; je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes, elle en fut touchée, *ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien précieuſe.* Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine: je lui comptois mes chagrins comme ſi elle eût pû m'entendre, je lui faiſois mille queſtions, comme ſi elle eût pû y répondre; les larmes parloient à mon cœur, les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

Je

Je crûs qu'au moins, je verrois Déterville à l'heure du repas ; mais on me ſervit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Cacique* eſt le ſeul humain qui ait eu pour moi de la bonté *ſans interruption* ; *l'habitude de le voir s'eſt tournée en beſoin.* Son abſence redoubla ma triſteſſe : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le ſommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, ſuivi de la jeune perſonne dont le brusque dédain m'avoit été ſi ſenſible.

Elle ſe jetta ſur mon lit, & par mille careſſes elle ſembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le

Le *Cacique* s'assit à côté du lit; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir que j'en sentois de n'en être point abandonnée; ils se parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance & l'amitié; je me gardai bien de les interrompre; mais si-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des éclaircissemens sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois, se nommoit

moit Céline, qu'elle étoit sa sœur; que le grand homme que j'avois vû dans la chambre de la *Pallas*, étoit son frère aîné, & l'autre jeune femme son épouse.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit sœur du *Cacique*; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit si agréable que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du tems, destiné au repos, à m'entretenir avec toi, c'est tout mon bien, c'est toute ma joye, c'est à toi seul, chere ame de mes pensées, que je dévelope mon cœur, tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse & de mes sentimens.

LET-

LETTRE QUATORZIE'ME.

SI je continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le tems que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, & l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change & se renouvelle à tout moment sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées; mais si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve

trouve bientôt dans les comparaiſons avantageuſes que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vû des Sauvages ſi orgueilleuſement familiers que ceux-ci. Les femmes ſur-tout me paroiſſent avoir une bonté mépriſante qui révolte l'humanité & qui m'inſpireroit peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entr'elles m'occaſionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le tems que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe, elle avoit déja parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir; ſoit que le hazard, ou que quel-

quelqu'un m'ait fait remarquer; elle fit, en jettant les yeux sur moi, un éclat de rire, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggera, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un & l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un

Anqui;

Anqui; * je n'osois m'opposer à leur volonté; mais ce Sauvage téméraire enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue; ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut: il n'eut pas plûtôt dit quelques paroles au jeune *Sauvage*, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en étoit contrefaite.

Le

* Prince du Sang: il falloit une permission de l'Inca pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

Le *Cacique* s'en débaraſſa, & lui dit, en rougiſſant, des mots d'un ton ſi froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit, & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna ſans répliquer & ne revint plus.

O, mon cher Aza, que les mœurs de ce pays me rendent reſpectacles celles des enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle cherement à mon ſouvenir ton tendre reſpect, ta ſage retenue & les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai ſenti au premier moment de ta vûe, cheres délices de mon ame, & je le penſerai toute ma vie. Toi ſeul réunis toutes les perfections que la nature a répandues ſéparément ſur

les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse & d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE QUINZIE'ME.

PLus je vis avec le *Cacique* & sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette Nation, eux seuls connoissent & respectent la vertu.

Les manieres simples, la bonté naïve, la modeste gaieté de Céline feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frère, persuaderoient facilement qu'il est né du sang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leurs égards, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même

plus que le *Cacique* ne ſoit bon tributaire. *

Il n'entre jamais dans ma chambre, ſans m'offrir un préſent de choſes merveilleuſes dont cette contrée abonde : tantôt ce ſont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre fois ce ſont des pierres légeres & d'un éclat ſurprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps ; on en paſſe aux oreilles, on en met ſur l'eſtomac, au col, ſur la chauſſure,

* Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne ſe préſentoient jamais devant l'un & l'autre ſans leur offrir un tribut des curioſités que produiſoit la Province où ils commandoient.

ſure, & cela eſt très agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité ſinguliere; les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend à faire; d'autres d'une forme tranchante ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut ſans effort, & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore, mais n'étant point à notre uſage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puiſſent t'en donner l'idée.

Je te garde ſoigneuſement tous ces dons, mon cher Aza; outre le plaiſir que j'aurai de ta ſurpriſe,

lorsque tu les verras, c'eſt qu'aſſurément ils ſont à toi. Si le *Cacique* n'étoit ſoumis à ton obéiſſance, me payeroit-il un tribut qu'il ſçait n'être dû qu'à ton rang ſuprême ? Les reſpects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penſer que ma naiſſance lui étoit connue. Les préſens dont il m'honore me perſuadent ſans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton Epouſe, puiſqu'il me traite d'avance en *Mama-Oella* *.

Cette conviction me raſſure & calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour ſçavoir du *Cacique* les raiſons qui l'engagent à me retenir chez

* C'eſt le nom que prenoient les Reines en montant ſur le Trône.

chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusques-là j'aurai encore bien des peines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* (c'eſt le nom de la mère de Déterville) ne ſoit auſſi aimable que celle de ſes enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occaſions une froideur & un dédain qui me mortifient, ſans que je puiſſe y remédier, ne pouvant en découvrir la cauſe ; Et par une oppoſition de ſentimens que je comprends encore moins, elle éxige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſupportable ; la contrainte régne partout où elle eſt : ce n'eſt qu'à la dérobée

dérobée que Céline & ſon frère me font des ſignes d'amitié. Eux-mêmes n'oſent ſe parler librement devant elle. Auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans ma chambre, c'eſt le ſeul tems où nous joüiſſons en paix du plaiſir de nous voir. Et quoique je ne participe guères à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable. Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton ſouvenir & ma tendreſſe m'occupent toute entière.

LETTRE SEIZIÈME.

IL me reſte ſi peu *de Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi en les épargnant je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoûtien de ma vie, rien ne ſoulagera le poids de ton abſence, j'en ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conſerver la mémoire des principaux uſages de cette nation ſinguliere pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas! il

il me reſte bien peu d'espérance de pouvoir éxécuter mesprojets.

Si je trouve à préſent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la ſuite me les rappeller ſans un ſecours étranger ? On m'en offre un, il eſt vrai, mais l'éxécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette Contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa langue, & de la méthode de donner une ſorte d'éxiſtence aux penſées. Cela ſe fait en traçant avec une plume, des petites figures que l'on appelle *Lettres*, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme *papier*; ces figures ont des noms, ces

ces noms mêles enſembles répré-ſentent les ſons des paroles; mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroiables pour m'inſtruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre; cependant je fais ſi peu de progrès que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſavois qu'une autre voye pût m'éclaircir de ton ſort & du mien.

Il n'en eſt point, mon cher Aza! auſſi ne trouvai-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſingulière étude. Je voudrois vivre ſeule: tout ce que je vois me déplaît, & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la cham-

chambre de *Madame* me devient un ſupplice.

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne, mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe reſſemblent, elles ont toujours les mêmes manières, & je crois qu'elles diſent toujours les mêmes choſes. Les apparences ſont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penſer; mais en général je ſoupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paroît; l'affectation me paroît ſon caractère dominant.

Si les démonſtrations de zèle & d'empreſſement, dont on décore ici les moindres devoirs de la ſociété, étoient naturels, il faudroit,

droit, mon cher Aza, que ces peuples euſſent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres, cela ſe peut-il penſer?

S'ils avoient autant de ſérénité dans l'ame que ſur le viſage, ſi le penchant à la joye, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit ſincere, choiſiroient-ils pour leurs amuſemens des ſpectacles, tels que celui que l'on m'a fait voir?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on repréſente à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne ſont plus; * mais ſi nous ne rappellons que la mémoire des plus ſages & des

* Les Incas faiſoient repréſenter des eſpèces de Comédies, dont les ſujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédéceſſeurs.

des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célébre que les insensés & les méchans. Ceux qui les représentent, crient & s'agitent comme des furieux; j'en ai vû un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, & font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs semblables?

Mais, peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire

duire à la vertu ; cette penſée me vient ſans la chercher, ſi elle étoit juſte, que je plaindrois cette nation ! La nôtre plus favoriſée de la nature, chérit le bien par ſes propres attraits ; il ne nous faut que des modèles des vertus pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE DIX-SEPTIE'ME.

JE ne ſçais plus que penſer du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le ſuis pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractère.

On m'a fait voir un ſpectacle totalement oppoſé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'humanité. Celui-ci amuſant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y repréſente auſſi quelques actions de la vie humaine; mais ſoit que l'on expri-

exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle, car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre langue, & cela me paroit bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les differentes nations. La nature plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes créatures leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre, il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frapent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaiſir gay, que le récit d'une hiſtoire divertiſſante, ou une plaiſanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement?

Eſt-il dans aucune langue des expreſſions qui puiſſent communiquer

quer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux ? Il ſemble que les danſes veulent les imiter, du moins inſpirent-elles à peu près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes qui égale celui de leur inſpirer de la joie ?

J'en reſſentis moi-même & j'en emportois presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous ſoutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant

nous avec sa belle-sœur qu'il conduisoit, lorsqu'un jeune Sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline qui s'étoit effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que la croyant attaquée d'un mal subit, j'allois appeller Déterville pour la secourir; mais elle m'arrêta & m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui désobéir.

Le même soir quand le frère

& la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçû; sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites; mais hélas! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds; ces nœuds qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déja plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vé-

rité prend sa place, mes pensées errantes, égarées dans le vuide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le tems. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus, Aza! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignez l'un de l'autre!

LET-

LETTRE DIX-HUITIE'ME.

COMBIEN de tems effacé de ma vie, mon cher Aza! Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ? Je ne vivois que dans l'avenir, le présent ne me paroissoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des desirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes sentimens que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire

faire les interprêtes de ma tendresse.

Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas! que la connoissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste, que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire étoit trompeuse! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel

nouvel univers s'eſt offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclairciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon eſprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a ſéduit, le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainſi que bien d'autres Royaumes qui le compoſent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abuſée ſur ces faits incroyables ; on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples ſoumis à ton obéiſſance, je ſuis non ſeulement ſous une Domination Etrangére, éloignée de ton Empire par une diſtance ſi prodigieuſe, que notre nation y ſeroit en-

encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pû faire? Si tu m'aimes, si tu me desires, si seulement tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi, les périls à surmonter, les fatigues à supporter seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

JE ſuis encore ſi peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive ſouvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'ai retracé avec peine à mon ſouvenir; je recommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, ſi je n'avois à te peindre que les expreſſions de ma tendreſſe; la vavacité de mes ſentimens applaniroit toutes les difficultés.

Mais

Mais je voudrois auſſi te rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé pendant l'intervalle de mon ſilence. Je voudrois que tu n'ignoraſſes aucune de mes actions ; néanmoins elles ſont depuis long-tems ſi peu intéreſſantes, & ſi peu uniformes, qu'il me ſeroit impoſſible de les diſtinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de tems que l'on nomme *ſix mois*, il eſt allé faire la Guerre pour les intérêts de ſon Souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'uſage de ſa langue ; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en ſe ſéparant de ſa ſœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems. J'en

J'en verſai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus ſolide espérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. Madame ſa mere, dont je n'avois que trop deviné le dédain (& qui ne m'avoit tant retenue dans ſa chambre, que par je ne ſçais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naiſſance & du pouvoir qu'elle a ſur moi) me fit enfermer avec Céline dans une maiſon de Vierges, où nous ſommes encore. La vie que l'on y mene eſt ſi uniforme, qu'elle

ne

ne peut produire que des événemens peu considérables.

Cette retraite ne me déplairoit pas, si au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, éxige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, & je crois même à la raison, du moins leurs discours le fait-il penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a

pas

pas dans les Temples du Soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, & seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre, pour empêcher de sortir, laissent la liberté devoir & d'entretenir les gens du dehors, c'est ce qu'on appelle des Parloirs.

C'est à la faveur d'un de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne ; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation mal-

adroite ou d'une ignorance honteuſe. Quoi qu'il en ſoit, ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du Spectacle, où l'on chante, eſt ſon Amant, comme j'avois cru le deviner.

Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, & pour l'en empêcher plus ſurement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle, c'eſt que cette mere glorieuſe & dénaturée, profite d'un uſage barbare, établi parmi les Grands Seigneurs de ce pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de

Vier-

Vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche.

Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choiſir un certain Ordre, dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline réſiſte de tout ſon pouvoir au ſacrifice que l'on éxige d'elle; ſon courage eſt ſoutenu par des Lettres de ſon Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends; cependant ſon chagrin apporte tant d'altération dans ſon caractère, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlaſſe ſa langue, elle répand ſur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des ſien-

nes, je l'écoute ſans ennui, je la plains ſans effort, je la conſole avec amitié; & ſi ma tendreſſe réveillée par la peinture de la ſienne, me fait chercher à ſoulager l'oppreſſion de mon cœur, en prononçant ſeulement ton nom, l'impatience & le mépris ſe peignent ſur ſon viſage, elle me conteſte ton eſprit, tes vertus, & jusqu'à ton amour.

Ma China même (je ne lui ſçai point d'autre nom, celui-là a paru plaiſant, on le lui a laiſſé) ma China, qui ſembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occaſions, ſe donne la hardieſſe de m'exhorter à ne plus penſer à toi, ou ſi je lui impoſe ſilence, elle ſort: Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin.

Cette

Cette contrainte tirannique met le comble à mes maux. Il ne me reſte que la ſeule & penible ſatisfaction de couvrir ce papier des expreſſions de ma tendreſſe, puiſqu'il eſt le ſeul témoin docile des ſentimens de mon cœur.

Hélas! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne ſauras-tu jamais que je n'ai vêcu que pour toi. Cette horrible penſée affoiblit mon courage, ſans rompre le deſſein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conſerve mon illuſion pour te conſerver ma vie, j'écarte la raiſon barbare qui voudroit m'éclairer : ſi je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza, j'en ſuis certaine ; ſans toi la vie m'eſt un ſupplice.

LETTRE VINGTIE'ME.

JUsqu'ici, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit ; cependant elles ne sont guéres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, & que le génie inconséquent de cette nation pouvoit seul inventer.

Le gouvernement de cet Empire, entiérement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être defectueux. Au lieu que le *Capainca* est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets; aussi les crimes & les malheurs viennent-ils

ils presque tous des besoins mal-satisfaits.

Les malheurs des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce, ou industrie, le mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres, elle est si bornée, qu'à peine ces malheureux ons-ils suffisamment pour s'y empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée

à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or, & par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, & qui impatiente la raison, cette nation insensée attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie & de son état: ce Souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité de malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables,

férables, & de l'indignation contre les Loix. Mais hélas ! que la maniere mépriſante dont j'entendis parler de ceux qui ne ſont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions ſur moi-même ! je n'ai ni or, ni terres, ni adreſſe, je fais néceſſairement partie des citoyens de cette ville. O ciel ! dans quelle claſſe dois-je me ranger ?

Quoique tout ſentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commiſe me ſoit étranger, quoique je ſente combien il eſt inſenſé d'en recevoir par des cauſes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de ſouffrir de l'idée que les autres ont de moi : cette peine me ſeroit inſuportable, ſi je n'eſpérois qu'un jour ta généro-

ſité

ſité me mettra en état de récompenſer ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croiois honorée.

Ce n'eſt pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays me donne en général de la défiance de leurs paroles; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles que je croiois d'or, n'en ont que la ſuperficie, leur véritable ſubſtance eſt de bois; de même ce qu'ils appellent politeſſe a tous les dehors de la vertu, & cache légèrement leurs défauts; mais avec un peu d'attention, on en découvre auſſi aiſément l'artifice que celui de leurs fauſſes richeſſes. Je

Je dois une partie de ces connoiſſances à une ſorte d'écriture que l'on appelle *Livre*; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me ſont fort utiles, j'en tire des notions, Céline m'explique ce qu'elle en ſçait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le deſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Puiſqu'ils ſont à l'ame ce que le Soleil eſt à la terre,

terre, je trouverois avec eux toutes les lumières, tous les ſecours dont j'ai beſoin, mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction. Quoique Céline liſe aſſez ſouvent, elle n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire ; à peine avoit-elle penſé que les Livres fuſſent faits par les hommes, elle ignore leurs noms, & même s'ils vivent.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime.

Hélas! le pourrai-je jamais?

LETTRE VINGT-UNIE'ME.

JE ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un *Cuſipata* que l'on nomme ici *Religieux*, inſtruit de tout, il m'a promis de ne me rien laiſſer ignorer. Poli comme un Grand Seigneur, ſçavant comme un *Amatas*, il ſçait auſſi parfaitement les uſages du monde que les dogmes de ſa Religion. Son entretien plus utile qu'un Livre, m'a donné une ſatisfaction que je n'avois pas goutée depuis que mes malheurs m'ont ſéparée de toi.

Il venoit pour m'inſtruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embraſſer; je le ferois volontiers,

lontiers, ſi j'étois bien aſſurée qu'il m'en eût fait une peinture véritable.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle preſcrit, elles ſont tirées de la Loi naturelle, & en vérité auſſi pures que les nôtres; mais je n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les uſages de la nation, j'y trouve au contraire une inconſéquence ſi remarquable, que ma raiſon refuſe obſolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette Religion, ils ne m'ont paru ni plus incroyables, ni plus incompatibles avec le bon ſens, que l'hiſtoire de *Mancocapa*

& du marais *Tiſicaca*, * ainſi je les adopterois de même, ſi le *Cuſipata* n'eût indignement mépriſé le culte que nous rendons au Soleil; toute partialité détruit la confiance.

J'aurois pû appliquer à ſes raiſonnemens ce qu'il oppoſoit aux miens: mais ſi les loix de l'humanité défendent de frapper ſon ſemblable, parce que c'eſt lui faire un mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon ame par le mépris de ſes opinions. Je me contentai de lui expliquer mes ſentimens ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien: je l'interrompis dès qu'il me fut poſſible, pour faire

* Voyez l'Hiſtoire des Incas.

faire des queſtions ſur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cozco*, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le *Cuſipata* y ſatisfit avec bonté, & quoiqu'il me déſignât la diſtance de ces deux Villes d'une façon déſeſpérante, quoiqu'il me fît regarder comme inſurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me ſuffit de ſçavoir que la choſe étoit poſſible pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon deſſein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entrepriſe avec des mots ſi doux, qu'il m'attendrit moi-même ſur les périls auxquels je m'expoſerois; cependant ma réſolution n'en fut point ébranlée, je priai le *Cuſi-*

pata

pata avec les plus vives inſtances de m'enſeigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail, il me dit ſeulement que Déterville par ſa haute naiſſance & par ſon mérite perſonnel, étant dans une grande conſidération, pourroit tout ce qu'il voudroit, & qu'ayant un Oncle tout puiſſant à la Cour d'Eſpagne, il pouvoit plus aiſément que perſonne me procurer des nouvelles de nos malheureuſes contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre ſon retour (qu'il m'aſſura être prochain) il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur diſpoſer de moi ſans ſon conſentement. J'en

tombai d'accord, & j'écoutai avec plaiſir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui diſtinguent Déterville des perſonnes de rang. Le poids de la reconnoiſſance eſt bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le ſavant homme m'apprit auſſi comment le hazard avoit conduit les Eſpagnols juſqu'à ton malheureux Empire, & que la ſoif de l'or étoit la ſeule cauſe de leur cruauté. Il m'expliqua enſuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit ſorti victorieux, après avoir pris pluſieurs Vaiſſeaux aux Eſpagnols, entre leſquels étoit celui qui me portoit.

Enfin,

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivois sur tant d'événemens funestes, & ce n'est pas un petit soulagement à mes peines, j'attens le reste du retour de Déterville; il est humain, noble, vertueux, je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, Quel bienfait! Quelle joie! Quel bonheur!

LETTRE VINGT-DEUX.

J'Avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du Savant *Cuſipata*, mais une ſeconde viſite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avois priſe de lui, dans la premiere; nous ſommes déja brouillés.

Si d'abord il m'avoit paru doux & ſincère, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il ma dit.

L'Eſprit tranquile ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des Livres; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on

l'on a pour eux ; enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sçais ce que le *Cusipata* trouva de plaisant dans mes questions, mais il sourit à chacune, & n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, dois-je croire que des gens qui connoissent & qui peignent si bien les subtiles délicatesses de la vertu, n'en ayent pas plus dans le cœur que le commun des hommes, & quelquefois moins? Croirai-je que l'intérêt soit le guide d'un travail plus qu'humain, & que tant de peines ne sont récompensées

que par des railleries ou par de l'argent ?

Pouvois-je me perſuader que chez une nation ſi faſtueuſe, des hommes, ſans contredit au-deſſus des autres, par les lumières de leur eſprit, fuſſent réduits à la triſte néceſſité de vendre leurs penſées, comme le peuple vend pour vivre les plus viles productions de la terre ?

La fauſſeté, mon cher Aza, ne me déplaît guères moins ſous le masque transparent de la plaiſanterie, que ſous le voile épais de la ſéduction, celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me ſatisfaire à cet égard, je remis la converſation ſur le projet de mon voyage, mais

au

au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'opposa des raisonnemens si forts & si convainquans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre, je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaye, & paroissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui toutes insipides qu'elles étoient, ne laissérent pas de m'offenser; je m'efforçai de le convaincre de la vérité, mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentimens, son visage & ses paroles devinrent sévères; il osa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la ver-

tu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plus vive colere s'empara de mon ame, j'oubliai la modération que je m'étois preſcrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je penſois de la fauſſeté de ſes paroles, je lui proteſtai mille fois de t'aimer toujours, & ſans attendre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois ſûre qu'il ne pourroit me ſuivre.

O mon cher Aza, que la raiſon de ce pays eſt bizarre! toujours en contradiction avec elle-même, je ne ſçais comment on pourroit obéir à quelques-uns de ſes préceptes ſans en choquer une infinité d'autres. Elle

Elle convient en général que la premiere des vertus eſt de faire du bien ; elle approuve la reconnoiſſance, & elle preſcrit l'ingratitude.

Je ſerois louable ſi je te rétabliſſois ſur le Trône de tes peres, je ſuis criminelle en te conſervant un bien plus précieux que les Empires du monde.

On m'approuveroit ſi je récompenſois tes bienfaits par les tréſors du Perou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne poſſede que ma tendreſſe, on veut que je te la raviſſe, il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah mon cher Aza! je les trahirois toutes, ſi je ceſſois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs Loix, je le ſerai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.

LETTRE VINGT-TROIS.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter ſur celle que m'a cauſé le retour de Déterville ; mais comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter ſans mélange, elle a été bientôt ſuivie d'une triſteſſe qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre quand on vint miſtérieuſement l'appeller, il n'y avoit pas longtems qu'elle m'avoit quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir ; j'y courus : Quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver ſon frere avec elle !

Je ne diſſimulai point le plaiſir que

que j'eus de le voir, je lui dois de l'eſtime & de l'amitié ; ces ſentimens ſont presque des vertus, je les exprimai avec autant de vérité que je les ſentois.

Je voyois mon Libérateur, le ſeul appui de mes espérances ; j'allois parler ſans contrainte de toi, de ma tendreſſe, de mes deſſeins, ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore françois lorsque Déterville partit ; combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre ? combien d'éclairciſſemens à lui demander, combien de reconnoiſſances à lui témoigner ? Je voulois tout dire à la fois, je diſois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus que pendant ce tems-

tems-là Déterville changeoit de visage ; une tristesse que j'y avois remarquée en entrant, se dissipoit ; la joie prenoit sa place, je m'en applaudissois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attens tout ! cependant ma sincerité le jetta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit sortie en même-tems que j'étois entrée, peut-être sa présence auroit-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville attentif à mes paroles, paroissoit se plaire à les entendre sans songer à m'interrompre : je ne sçais quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander

mander des instructions sur mon voyage, & lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquerent, je les cherchois ; il profita d'un moment de silence, & mettant un genouil en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue, A quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sçais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pû vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant,

pendant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je, en l'interrompant, moi je ne vous aime point !

Ah, Déterville ! comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? l'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même si je croiois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit à l'avidité de ses regards qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez & vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu ; hélas ! je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma

chere

chere Zilia, eſt-il bien vrai que vous m'aimez? ne vous trompez-vous pas vous-même? votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me ſéduit. Peut-être n'eſt-ce que pour me replonger plus cruellement dans le déſeſpoir dont je ſors.

Vous m'étonnez, repris-je; d'où naît votre défiance? Depuis que je vous connois, ſi je n'ai pû me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter, vous ne parlez pas aſſez bien le françois pour détruire mes juſtes craintes; vous ne cherchez point à me tromper, je le ſçais. Mais expliquez-moi quel ſens vous attachez à ces mots adorables *Je vous aime*. Que mon

ſort

ſort ſoit décidé, que je meure à vos pieds, de douleur ou de plaiſir.

Ces mots, lui dis-je (un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles) ces mots doivent, je crois vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre ſort m'intéreſſe, que l'amitié & la reconnoiſſance m'attachent à vous; ces ſentimens plaiſent à mon cœur, & doivent ſatisfaire le vôtre.

Ah, Zilia! me répondit-il, que vos termes s'affoibliſſent, que votre ton ſe refroidit! Céline m'auroit-elle dit la verité? N'eſt-ce point pour Aza que vous ſentez tout ce que vous dites? Non, lui dis-je, le ſentiment que j'ai pour Aza eſt tout différent de ceux que

j'ai

j'ai pour vous, c'eſt ce que vous appellez l'amour . . . . . Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je (en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au ciel des regards remplis de douleur) j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puiſque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en reſſentit jamais.

Comment cela ſe pourroit-il, repris-je ? vous n'êtes point de ma nation; loin que vous m'ayez choiſie pour votre épouſe, le hazard ſeul nous a joints, & ce n'eſt même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous commu-

niquer nos idées. Par quelle raiſon auriez-vous pour moi les ſentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort ? né tendre, pareſſeux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchiſe que j'y deſirois, ne m'ont laiſſé pour elles qu'un goût vague ou paſſager ; j'ai vécu ſans paſſion jusqu'au moment où je vous ai vue ; votre beauté me frappa, mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légère que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur & la naïveté de votre caractère ne m'avoient

voient préſenté l'objet que mon imagination m'avoit ſi ſouvent compoſé. Vous ſçavez, Zilia, ſi je l'ai reſpecté cet objet de mon adoration? Que ne m'en a-t-il pas couté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation. Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, ſi je les euſſe écoutés? Mais loin de vous offenſer, j'ai pouſſé la discrétion jusqu'au ſilence; j'ai même exigé de ma ſœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia! ſi vous n'êtes point touchée d'un reſpect ſi tendre, je vous fuirai; mais je le ſens, ma mort ſera le prix du ſacrifice.

Votre mort! m'écriai-je (pe-

netrée de la douleur ſincère dont je le voyois accablé) hélas ! quel ſacrifice ! Je ne ſçais ſi celui de ma vie ne me ſeroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, ſi ma vie vous eſt chere, ordonnez donc que je vive ? Que faut-il faire ? lui dis-je. M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, & je l'aimerai juſqu'à la mort : je ne ſçais, ajoutai-je, ſi vos Loix vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere, mais nos uſages & mon cœur nous le défendent. Contentez-vous des ſentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres, la vérité m'eſt chère, je vous la dis ſans détour.

De

De quel ſang froid vous m'aſſaſſinez, s'écria-t-il! Ah Zilia! que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchiſe. Eh bien, continua-t-il après avoir gardé quelques momens le ſilence, mon amour ſurpaſſera votre cruauté. Votre bonheur m'eſt plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette ſincérité qui me déchire ſans ménagement. Quelle eſt votre espérance ſur l'amour que vous conſervez pour Aza?

Hélas! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impoſſible; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il auroit aſſez de

bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiroient de mon sort, & pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de régle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il, (avec un sang froid affecté) les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre Amant, vous serez satisfaite à cet égard ; cependant vous vous flateriez en vain de revoir l'heureux Aza, des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur, mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent long-tems de répondre à Déterville, qui de son côté gardoit un morne silence. Eh bien, lui dis-je enfin,

enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : ſi votre amitié eſt aſſez généreuſe pour nous procurer quelque correſpondance, cette ſatisfaction ſuffira pour me rendre la vie moins inſupportable, & je mourrai contente, pourvû que vous me promettiez de lui faire ſavoir que je ſuis morte en l'aimant.

Ah! c'en eſt trop, s'écria-t-il, en ſe levant brusquement : oui, s'il eſt poſſible. Je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels effets eſt capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots, il ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois

demeurée debout, les yeux attachez sur la porte par où Déterville venoit de sortir, abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y serois restée long-tems, si Céline ne fût entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit sorti si-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de son frère. Ensuite tournant sa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurois-je pû lui dire ? mon trouble me laissoit à peine la liberté de penser ; je sortis, elle ne me suivit point.

Reti-

Retirée dans ma chambre, j'y ſuis reſtée un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu de nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frère, ſes dernieres paroles auxquelles je voudrois & je n'oſe donner un ſens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin; cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois; mais qu'elle a peu duré! Ma lettre eſt écrite, & les caracteres ne ſont tracés que pour moi.

Tu

Tu ignores ce que je ſouffre, tu ne ſçais pas même ſi j'exiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſçauras-tu jamais !

LET-

LETTRE VINGT-QUATRE.

JE pourrois encore appeller une abſence le tems qui s'eſt écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie, que l'on nomme la *fiévre*. Si (comme je le crois) elle a été cauſée par les paſſions douloureuſes qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les ſoins qui dépendoient d'elle,

d'elle, c'étoit d'un air si froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frère l'indispose contre moi, elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux; la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrarieté & de peine de la part du frère & de la sœur, je ne suis pas insensible aux événemens qui changent leurs destinées.

Madame Déterville est morte. Cette mere dénaturée n'a point démen-

démenti ſon caractère, elle a donné tout ſon bien à ſon fils aîné. On eſpére que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injuſtice. Déterville déſintéreſſé par lui-même, ſe donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppreſſion. Il ſemble que ſon malheur redouble ſon amitié pour elle; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit ſoir & matin; ſes Lettres ſont remplies de ſi tendres plaintes contre moi, de ſi vives inquiétudes ſur ma ſanté, que quoique Céline affecte, en me les liſant, de ne vouloir que m'inſtruire du progrès de leurs affaires, je démêle aiſément le motif du prétexte.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me ſoient

ſoient lûes ; néanmoins je ſuis perſuadée qu'il s'en abſtiendroit, s'ils étoit inſtruit des reproches ſanglants dont cette lecture eſt ſuivie. Ils ſont leur impreſſion ſur mon cœur. La triſteſſe me conſume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouiſſois de la foible ſatisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tâche ne ſouilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit ; à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes auxquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi, que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir, & cependant je ne

puis

puis ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime.

LET-

LETTRE VINGT-CINQ.

QUE la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza ! j'ai reſiſté long-tems aux puiſſantes inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſée conduire au Parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnoiſſable, je ſuis reſtée interdite, je me repentois déja de ma démarche, j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroiſſoit en droit de me faire.

Pou-

Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaisir?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais; je ne vous aurois pas obligée à me voir, si je ne vous apportois autant de joie que vous me causez de douleurs. Est-ce trop éxiger, qu'un moment de votre vue, pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais? Et sans me donner le tems de répondre, Voici, continua-t-il, une Lettre de ce parent dont on vous a parlé: en vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour, & tout de suite il m'en fit la lecture. Ah! mon cher Aza, ai-je pû l'entendre sans mourir de joie? Elle m'ap-

prend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la Cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré!

Cette admirable Lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier? Je ne pouvois en arracher les miens; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échaper, les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit; mais je n'oubliois point que mon bonheur doit augmenter ſes peines; je lui cachai

mes

mes transports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien, Zilia, me dit-il, après avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite du ſort d'Aza; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus? Ordonnez ſans contrainte, il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'éxiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques momens embaraſſée de ma réponſe, je craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur ſans offenſer la ſenſibilité du ſien, je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mélange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline, je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloignant de deux perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais.....

Quoi! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter! Ah! je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution, je manque de courage pour la ſoutenir. J'en avois aſſez pour vous voir ici dans les bras de mon Rival. L'effort de ma raiſon,

ſon, la délicateſſe de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel ; je l'aurois préparé moi-même, mais je ne puis me ſéparer de vous, je ne puis renoncer à vous voir ; non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abuſez de ma tendreſſe, vous déchirez ſans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon déſeſpoir, c'eſt votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'eſt vous, lui dis-je (effrayée de ſa réſolution) c'eſt vous que je devrois accuſer. Vous flétriſſez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous déſolez mon cœur par une ſenſibilité infructueuſe. Au nom de l'amitié, ne terniſſez

pas une généroſité ſans exemple par un déſeſpoir qui ſeroit l'amertume de ma vie ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter, ne me forcez pas à me plaindre de vous, laiſſez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne ſçais comment je prononçai ces paroles, mais Déterville fixant ſes yeux ſur moi, ſembloit ne me point regarder; renfermé en lui-même, il demeura long-tems dans une profonde méditation; de mon côté je n'oſois l'interrompre : nous obſervions un égal ſilence, quand il reprit la parole & me dit avec une eſpéce de

de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je ſens toute mon injuſtice, mais renonce-t-on de ſang froid à la vue de tant de charmes! Vous le voulez, vous ſerez obéie. Quel ſacrifice, ô ciel! Mes triſtes jours s'écouleront, finiront ſans vous voir. Au moins ſi la mort.... N'en parlons plus, ajouta-til en s'interrompant ; ma foibleſſe me trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'aſſurer de moi-même, je reviendrai vous voir, il eſt néceſſaire que nous prenions enſemble des meſures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puiſſe l'heureux Aza, ſentir tout ſon bonheur! En même-tems il ſortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me ſoit cher, quoique je fuſſe pénétrée de ſa

douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point, une Lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellée ton absence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza! Que manqueroit-il à mon bonheur, si tu avois joint à cette précieuse Lettre quelques gages de ta tendresse! Pourquoi ne l'as-tu pas fait? On t'a parlé de moi, tu es instruit de mon sort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur? Le mien m'en répond. Tu m'aimes

mes, ta joie eſt égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore ; que la crainte t'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mélange. Cependant tu as embraſſé la Religion de ce peuple féroce. Quelle eſt-elle ? Exige-t-elle les mêmes ſacrifices que celle de France ? Non, tu n'y aurois pas conſenti.

Quoi qu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes loix ; ſoumiſe à tes lumieres ; j'adopterai aveuglement tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre ! bien-tôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIX.

C'Est ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ſes propres circonſtances. Je ſors de l'entrevue que Déterville m'avoit aſſignée ; quelque plaiſir que je me ſois fait de ſurmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le ſacrifie ſans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne, que quoiqu'il m'ait généreuſement laiſſé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre, le tems eſt trop

trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Peut-être avant de me déterminer, aurois-je éxaminé cet avantage avec plus de ſoin, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſemens ſur mon voyage qui m'ont décidée en ſecret, ſur le parti que je prends, & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me ſuis ſouvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des piéces d'argent & quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu ſçavoir ſi c'étoit par obligation, ou par ſimple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-ſeulement on

fait

fait payer la nourriture aux voyageurs, mais même le repos *.

Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour contenter l'intérêt de ce peuple avide ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Quelle honte ! tu ſçais tout ce que je lui dois. Je l'acceptois avec une répugnance qui ne peut être vaincue que par la néceſſité ; mais pourrois-je me réſoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ! Je n'ai pu m'y reſoudre, mon cher Aza, cette raiſon ſeule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaiſir

* Les Incas avoient établi ſur les chemins de grandes maiſons où l'on recevoit les Voyageurs ſans aucuns frais.

ſir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma réſolution.

Déterville a écrit devant moi au Miniſtre d'Espagne. Il le preſſe de te faire partir, il lui indique les moyens de te faire conduire ici avec une généroſité qui me pénétre de reconnoiſſance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai paſſé, pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaiſir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les aprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au deſſein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à préſent mille ſources de plaiſirs, que je n'y avois pas apperçues. Plu-

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes & agréables. Je suivois aveuglément le penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols dont la seule idée me saisit d'horreur ; je trouve une satisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza, quoique

que la ſincerité en ſoit bannie ; on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la ſociété.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en apporter, tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes tréſors ſuffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume ; tes vertus & tes ſentimens ne ſeront chéris que de moi.

Déterville m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes Lettres ; il m'a aſſurée que tu trouverois des Interprêtes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte : adieu, cher eſpoir

de

de ma vie ; je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes Lettres, je te les garderai.

Comment supporterois-je la longueur de ton voyage, si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur !

LETTRE VINGT-SEPT.

DEPUIS que je ſçais mes Lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoiſſois plus. Je penſe ſans ceſſe au plaiſir que tu auras à les recevoir, je vois tes tranſports ; je les partage, mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables ; & pour comble de joie, la paix eſt rétablie dans notre petite ſociété.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont ſa mere l'avoit privée. Elle voit ſon amant tous les jours, ſon mariage n'eſt retardé que par les aprêts qui y ſont néceſſaires. Au comble de ſes vœux elle ne penſe plus à me

quereller, & je lui en ai autant d'obligation que si je devois à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes espéces ; elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne, & après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens, elle a fait elle-même un tas

tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empreſſé elle commandoit déja à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi (lui ai-je dit, les yeux baignés de larmes) pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis? Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai, c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſçais que ſelon vos Loix, quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en eſt effacée.

Attendez donc que je n'en aye plus aucun beſoin pour exercer votre généroſité. Ce n'eſt pas ſans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus moderé, que je me conforme à des ſentimens ſi peu naturels. Nos uſages ſont plus humains, celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne, vous m'avez appris à penſer autrement, n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages?

Cette aimable amie plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié, nous ſommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir bleſſer votre délicateſſe, il nous ſiéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu; je vou-

voulois ſeulement que vous partageaſſiez avec moi les préſens d'un frere généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoiſſance : l'uſage, dans le cas où je ſuis, m'autoriſoit à vous les offrir ; mais puiſque vous en êtes offenſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc ? lui ai-je dit. Oui, m'a-t-elle répondu en ſousriant, mais permettez-moi d'écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laiſſé faire, & la gaieté s'eſt rétablie entre nous, nous avons recommencé à examiner ſes parures plus en détail, jusqu'au tems où on l'a demandée au Parloir : elle vouloit m'y mener ; mais mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſemens compa-

rables à celui de t'écrire ! Loin d'en chercher d'autre, j'appréhende d'avance ceux que l'on me prépare.

Céline va ſe marier, elle prétend m'emmener avec elle, elle veut que je quitte la maiſon Religieuſe pour demeurer dans la ſienne ; mais ſi j'en ſuis crue . .

. . . . . .

. . . . Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma Lettre fut-elle hier interrompue ? hélas ! je croiois avoir perdu pour jamais ce précieux monument de notre ancienne ſplendeur, je n'y comptois plus, je n'y penſois même pas, j'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline ſuivie de quatre hommes accablés ſous le poids de gros coffres qu'ils portoient; ils le poſerent à terre & ſe retirerent; je penſai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en ſecret, lorsque Céline me dit, en me préſentant des clefs: ouvrez, ſans vous effaroucher, c'eſt de la part d'Aza.

La verité que j'attache inſéparablement à ton idée, ne me laiſſa point le moindre doute; j'ouvris avec précipitation, & ma ſurpriſe confirma mon erreur, en reconnoiſſant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un ſentiment confus, mêlé de tri-

triſteſſe & de joie, de plaiſir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me proſternai devant ces reſtes ſacrés de notre culte & de nos Autels; je les couvris de reſpectueux baiſers, je les arroſai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié jusqu'à la préſence de Céline; elle me tira de mon yvreſſe, en me donnant une Lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes transports redoublerent; mais quoique je la déchifraſſe avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me ſera plus aiſé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le ſens.

BILLET DE DETERVILLE.

„ Ces tréſors ſont à vous, bel-
„ le Zilia, puiſque je les ai trou-
„ vés ſur le Vaiſſeau qui vous por-
„ toit. Quelques diſcuſſions arri-
„ vées entre les gens de l'Equipa-
„ ge m'ont empêché jusqu'ici d'en
„ diſpoſer librement. Je voulois
„ vous les préſenter moi-même,
„ mais les inquiétudes que vous
„ avez témoignées ce matin à ma
„ ſœur, ne me laiſſent plus le
„ choix du moment. Je ne ſçau-
„ rois trop tôt diſſiper vos crain-
„ tes, je préférerai toute ma vie
„ votre ſatisfaction à la mienne.

Je l'avoue en rougiſſant, mon cher Aza, je ſentis moins alors la généroſité de Déterville, que le plaiſir de lui donner des preuves de la mienne.

Je

Je mis promptement à part un vaſe, que le hazard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Eſpagnols. C'eſt le même (mon cœur l'a reconnu) que tes lévres toucherént le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* * préparé de ma main. Plus riche de ce tréſor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés ; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'oppoſa à mon deſſein.

Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frère, vous que l'offre d'une bagatelle offenſe ; rappellez votre équité ſi vous voulez en inſpirer aux autres. Ces

* Boiſſon des Indiens.

Ces paroles me frapperent. Je reconnus dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de généroſité. Que les vices ſont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je ſouffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'impoſer pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuſes contrées ; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux Arbuſtes d'or chargés d'oiſeaux & d'inſectes d'un

d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui préſenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de Coquillages de Poiſſons & de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs Idoles des nations vaincues * par tes ancêtres, & une petite Statue ** qui repréſentoit une Vierge du Soleil, j'y joignis un tigre, un lion & d'autres animaux courageux,

* Les Incas faiſoient dépoſer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils ſoumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'Inca *Huayna* conſulta l'Idole de Rimace. *Hiſt. des Incas Tome.* 1. *page.* 350.

** Les Incas ornoient leurs maiſons de Statues d'or de toute grandeur, & même de gigantesques.

geux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle, en ſouriant, ſans une Lettre de votre part, les préſens ſeroient mal-reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour rien refuſer, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance, & lorsque Céline fut ſortie, je diſtribuai des petits préſens à ſa *China*, & à la mienne, j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaiſir de donner.

Ce n'a pas été ſans choix, mon cher Aza; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton ſouvenir, n'eſt point ſorti de mes mains.

La chaiſe d'or * que l'on conſervoit

* Les Incas ne s'aſſoyent que ſur des ſiéges d'or maſſif.

ſervoit dans le Temple pour le jour des viſites *du Capa-Inca* ton auguſte pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me repréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus excite ma vénération, je me proſterne devant elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi.

Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du Trône, me rappellent ſans ceſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs, * des oiſeaux répan-

* On a déja dit que les jardins du Tem-

pandus avec ſimétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en racourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me ſuis ſi ſouvent entretenue de ton idée.

Mes yeux ſatisfaits ne s'arrêtent nulle-part ſans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

Temple & ceux des Maiſons Royales étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Peruviens imitoient jusqu'à l'herbe appellée *Mays*, dont ils faiſoient des champs tout entiers.

LETTRE VINGT-HUIT.

C'Est vainement, mon cher Aza, que j'ai employé les prieres, les plaintes, les instances pour ne point quitter ma retraite. Il a fallu céder aux importunités de Céline. Nous sommes depuis trois jours à la campagne, où son mariage fut célébré en y arrivant.

Avec quelle peine, quel regret, quelle douleur n'ai-je pas abandonné les chers & précieux ornemens de ma solitude; hélas! à peine ai-je eu le tems d'en jouir, & je ne vois rien ici qui puisse me dédommager.

Loin que la joie & les plaisirs dont tout le monde paroît enyvré me dissipent & m'amusent, ils me

me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou tout au moins à penser à toi.

Les divertissemens de ce pays me paroissent aussi peu naturels, aussi affectés que les mœurs. Ils consistent dans une gaieté violente, exprimée par des ris éclatans, auxquels l'ame paroît ne prendre aucune part : dans des jeux insipides dont l'or fait tout le plaisir, ou bien dans une conversation si frivole & si répétée, qu'elle ressemble bien davantage au gazouillement des oiseaux qu'à l'entretien d'une assemblée d'Etres pensans.

Les jeunes hommes, qui sont ici en grand nombre, se sont d'abord empressés à me suivre jus-

qu'à ne paroître occupés que de moi ; mais soit que la froideur de ma conversation les ait ennuiés, ou que mon peu de goût pour leurs agrémens les ait dégoûtés de la peine qu'ils prenoient à les faire valoir, il n'a fallu que deux jours pour les déterminer à m'oublier, bientôt ils m'ont délivrée de leur importune préférence.

Le penchant des François les porte si naturellement aux extrêmes, que Déterville, quoiqu'exempt d'une grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne me plus parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi : obli-

obligés de nous voir ſans ceſſe, je n'ai pas encore trouvé l'occaſion de lui parler.

A la triſteſſe qui le domine au milieu de la joie publique, il m'eſt aiſé de deviner qu'il ſe fait violence : peut-être je devrois lui en tenir compte ; mais j'ai tant de queſtions à lui faire ſur ton départ d'Eſpagne, ſur ton arrivée ici ; enfin ſur des ſujets ſi intéreſſans, que je ne puis lui pardonner de me fuir. Je ſens un deſir violent de l'obliger à me parler, & la crainte de réveiller ſes plaintes & ſes regrets, me retient.

Céline tout occupée de ſon nouvel Epoux, ne m'eſt d'aucun ſecours, le reſte de la compagnie ne m'eſt point agréable ; ainſi, ſeule au milieu d'une aſſemblée

tumultueuſe, je n'ai d'amuſement que mes penſées, elles ſont toutes à toi, mon cher Aza; tu ſeras à jamais le ſeul confident de mon cœur, de mes plaiſirs, & de mon bonheur.

LETTRE VINGT-NEUF.

J'Avois grand tort, mon cher Aza, de desirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sçais quelle sorte d'impatience se joignit hier à ma tristesse accoutumée. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline & de son Epoux tout ce que je voyois, m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai ca-

cher l'embarras qu'ils me cauſoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je aſſiſe au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le viſage caché dans mes mains, j'étois enſevelie dans une rêverie ſi profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi avant que je l'euſſe apperçu.

Ne vous offenſez pas, Zilia, me dit-il, c'eſt le hazard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous, mais je ſuis trop malheureux pour l'être ſans relâche; par pitié pour moi je me

ſuis

ſuis approché, je vû couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur, cependant ſi vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia? vous ſuis-je odieux? Non, lui dis-je, au-contraire, aſſeyez-vous, je ſuis bien aiſe de trouver une occaſion de m'expliquer depuis vos derniers bienfaits..... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, pour être tout-à-fait généreux, il faut ſe prêter à la reconnoiſſance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du Temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant, ai-je mal exprimé les ſentimens qu'un tel excès de bonté m'inſpiroit, je veux..... Hélas!

interrompit-il encore, que la reconnoiſſance eſt peu flateuſe pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop ſouvent avec la haine.

Qu'oſez-vous penſer ! m'écriai-je ; ah, Déterville ! combien j'aurois de reproches à vous faire, ſi vous n'étiez pas tant à plaindre ! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vû, j'ai ſenti moins de répugnance à dépendre de vous que des Eſpagnols. Votre douceur & votre bonté me firent deſirer dès-lors de gagner votre amitié, à meſure que j'ai démêlé votre caractére. Je me ſuis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne, & ſans parler des extrêmes obligations que je vous ai (puiſque ma reconnois-

noiſſance vous bleſſe) comment aurois-je pu me défendre des ſentimens qui vous ſont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la ſimplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos ſentimens ; votre raiſon eſt presque celle de la nature ; combien de motifs pour vous cherir ! jusqu'à la nobleſſe de votre figure, tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux auſſi-bien que l'amour. Autrefois après un moment d'abſence, je ne vous voyois pas revenir ſans qu'une ſorte de ſérénité ne ſe répandît dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaiſirs en peines & en contraintes ?

Votre raiſon ne paroit plus qu'avec effort. J'en crains ſans ceſſe

les

les écarts. Les ſentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expreſſion des miens, ils me privent du plaiſir de vous peindre ſans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, ſi vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur, vos yeux embarraſſent les miens, je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui paſſoit quelquefois jusqu'à mon ame : je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche ſans ceſſe d'en être la cauſe. Ah, Déterville! que vous êtes injuſte, ſi vous croyez ſouffrir ſeul!

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baiſant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchiſe, redoublent mes regrets! quel tréſor

ſor que la poſſeſſion d'un cœur tel que le vôtre! mais avec quel déſeſpoir vous m'en faites ſentir la perte!

Puiſſanté Zilia, continua-t-il, quel pouvoir eſt le vôtre! n'étoit-ce point aſſez de me faire paſſer de la profonde indifférence à l'amour exceſſif, de l'indolence à la fureur, faut-il encore me vaincre? Le pourrai-je? Oui, lui dis-je, cet effort eſt digne de vous, de votre cœur. Cette action juſte vous éléve au-deſſus des mortels. Mais pourrai-je y ſurvivre? reprit-il douloureuſement; n'espérez pas au moins que je ſerve de victime au triomphe de votre amant; j'irai loin de vous adorer votre idée, elle ſera la nourriture amére de mon cœur, je vous aimerai, & je ne

ne vous verrai plus ! ah ! du moins n'oubliez pas . . . . . .

Les ſanglots étouffèrent ſa voix, il ſe hâta de cacher les larmes qui couvroient ſon viſage, j'en répandois moi-même : auſſi touchée de ſa généroſité que de ſa douleur, je pris une de ſes mains que je ſerrai dans les miennes ; non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laiſſez-moi mon ami, contentez-vous des ſentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presqu'autant que j'aime Aza, mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus ſenſibles ? un mortel poiſon détruira-t-il ſans ceſſe le charme que

que vous répandez ſur vos paroles? Que je ſuis inſenſé de me livrer à leur douceur ! dans quel honteux abaiſſement je me plonge! C'en eſt fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme; adieu, vous verrez bien-tôt Aza. Puiſſe-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent, puiſſe-t-il être tel que vous le deſirez, & digne de votre cœur.

Quelles allarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernieres paroles, ne jetta-t-il pas dans mon ame! Je ne pus me défendre des ſoupçons qui ſe préſenterent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux inſtruit qu'il ne vouloit le paroître, qu'il ne m'eût caché

ché quelques Lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne. Enfin (oserois-je le prononcer) que tu ne fus infidéle.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres inſtances, tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, auſſi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes.

Cependant les réflexions ſur l'inconſtance des hommes, ſur les dangers de l'abſence, & ſur la légereté avec laquelle tu avois changé de Réligion, reſterent profondément gravées dans mon esprit.

Pour la premiere fois, ma tendreſſe me devint un ſentiment pénible, pour la premiere fois je craignis de perdre ton cœur; Aza, s'il étoit vrai, ſi tu ne m'aimois

plus

plus, ah! que ma mort nous ſépare plûtôt que ton inconſtance.

Non, c'eſt le déſeſpoir qui a ſuggeré à Déterville ces affreuſes idées. Son trouble & ſon égarement ne devoient-ils pas me raſſurer ? L'intérerêt qui le faiſoit parler, ne devoit-il pas m'être ſuſpect? Il me le fut, mon cher Aza, mon chagrin ſe tourna tout entier contre lui, je le traitai durement, il me quitta déſeſpéré.

Hélas! l'étois-je moins que lui? Quels tourmens n'ai-je point ſoufferts avant de retrouver le repos de mon cœur? Eſt-il encore bien affermi? Aza! je t'aime ſi tendrement! pourrois-tu m'oublier ?

LETTRE TRENTIE'ME.

QUE ton voyage eſt long, mon cher Aza ! Que je deſire ardemment ton arrivée ! Le tems a diſſipé mes inquiétudes : je ne les vois plus que comme un ſonge dont la lumiere du jour efface l'impreſſion. Je me fais un crime de t'avoir ſoupçonné, & mon repentir redouble ma tendreſſe ; il a presque entierement détruit la pitié que me cauſoient les peines de Déterville ; je ne puis lui pardonner la mauvaiſe opinion qu'il ſemble avoir de toi ; j'en ai bien moins de regret d'être en quelque façon ſéparée de lui.

Nous ſommes à Paris depuis quinze jours ; je demeure avec Céline

Céline dans la maiſon de ſon mari, aſſez éloignée de celle de ſon frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient ſouvent y manger; mais nous menons une vie ſi agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loiſir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajuſtement, & le reſte à ce que l'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient auſſi infructueuſes qu'elles ſont fatiguantes, ſi la derniere ne me procuroit les moyens de m'inſtruire plus particulierement des uſages de ce pays.

A mon arrivée en France, n'entendant pas la langue, je ne pou-

vois juger que ſur les dehors ; peu inſtruite dans la maiſon religieuſe, je ne l'ai guère été davantage à la campagne, où je n'ai vû qu'une ſociété particuliere, dont j'étois trop ennuiée pour l'examiner. Ce n'eſt qu'ici, où répandue dans ce que l'on appelle le grand monde, je vois la nation entiere.

Les devoirs que nous rendons, conſiſtent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maiſons qu'il eſt poſſible pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures.

Je n'ai pas été longtems ſans m'appercevoir de la raiſon qui fait prendre tant de peines, pour acquerir

querir cet hommage ; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne, encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui ſort, ne ſervent plus que de comparaiſon mépriſante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La cenſure eſt le goût dominant des François, comme l'inconſéquence eſt le caractére de la nation. Leurs livres ſont la critique générale des mœurs, & leur converſation celle de chaque particulier, pourvû néanmoins qu'ils ſoient abſens.

Ce qu'ils appellent la mode n'a point encore alteré l'ancien uſage de dire librement tout le mal que

l'on peut des autres, & quelquefois celui que l'on ne penſe pas. Les plus gens de bien ſuivent la coutume; on les diſtingue ſeulement à une certaine formule d'apologie de leur franchiſe & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révélent ſans ſcrupule les défauts, les ridicules & jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la ſincérité dont les François font uſage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque eſt ſans borne. Il ne faut ni éloquence pour ſe faire croire. Tout eſt dit, tout eſt reçû avec la même légereté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François ſoient nés méchans, je ſerois plus

plus injuſte qu'eux ſi je te laiſſois dans l'erreur.

Naturellement ſenſibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vû qui écoutât ſans attendriſſement l'hiſtoire que l'on m'oblige ſouvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos ſentimens & de la ſimplicité de nos mœurs; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux: l'exemple & la coutume ſont les tirans de leurs uſages.

Tel qui penſe bien, médit d'un abſent pour n'être pas mépriſé de ceux qui l'écoutent. Tel autre ſeroit bon, humain, ſans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule, & tel eſt ridicule par état qui ſeroit un modèle de perfections s'il oſoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, leurs vices ſont artificiels comme leurs vertus, & la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'il ſont. Ainſi que leurs jouets de l'enfance, ridicules inſtitutions des êtres penſans, ils n'ont, comme eux, qu'une reſſemblance ébauchée avec leurs modèles; du poids aux yeux, de la légèreté au tact, la ſurface colorée, un interieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Auſſi ne ſont-ils eſtimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le ſont dans la ſociété. Le bon ſens ſourit à leurs gentilleſſes & les remet froidement à leur place.

Heureuſe la nation qui n'a que la nature pour guide, la verité pour mobile & la vertu pour principe.

LET-

LETTRE TRENTE-UNE.

IL n'eſt pas ſurprenant, mon cher Aza, que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractère leger des François; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumieres qu'aucune autre nation, ils ſemblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes que les Etrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus deshonorante pour leur eſprit, que leur façon de penſer ſur les femmes. Ils les reſpectent, mon cher Aza, & en même-tems ils les mépriſent avec un égal excès. La

La Premiere loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu (car je ne leur en connois point d'autre) regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition, il se couvriroit de honte & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir? Docile aux notions de la nature, notre

tre genie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force & le courage dans un ſexe, indiquoit qu'il devoit être le ſoutien & le défenſeur de l'autre, nos Loix y ſont conformes. * Ici loin de compatir à la foibleſſe des femmes, celles du peuple accablées de travail n'en ſont ſoulagées ni par les loix ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la ſéduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour ſe dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un reſpect purement imaginaire, toujours ſuivi de la plus mordante ſatyre.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde que la cenſure

*Les Loix dispenſoient les femmes de tout travail pénible.

ſure habituelle de la nation tomboit principalement ſur les femmes, & que les hommes, entre eux, ne ſe mépriſoient qu'avec ménagement : j'en cherchois la cauſe dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maiſons où nous ſommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ſes amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la ſeule raiſon, que le mort avoit parlé au déſavantage du vivant ; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère aſſez ſérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme eſt obligé d'expoſer ſa vie pour la ravir

vir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou à se bannir de la société s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans honte & sans remords ne craignent que les punitions corporelles, & que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même maniere dont ils sont obligés de se venger de la plus legere insulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la société, ne seroit plus, ou retiré dans un desert, il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi : mais les lâches n'ont rien à craindre, ils ont trop bien fondé cet

abus

abus pour le voir jamais abolir.

L'impudence & l'effronterie sont les premiers sentimens que l'on inspire aux hommes, la timidité, la douceur & la patience, sont les seules vertus que l'on cultive dans les femmes : comment ne seroient-elles pas les victimes de l'impunité ?

O mon cher Aza ! que les vices brillans d'une nation d'ailleurs charmante, ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon soûtien dans le chemin de la vertu ; & moi celle où je suis de conserver ton estime & ton amour, en imitant mon modéle, en le surpassant même s'il est possible, en méritant un respect fondé sur le mérite & non pas sur un frivole usage.

LET-

LETTRE TRENTE-DEUX.

NOs visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier! combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables! mais combien elles me seront cheres, quand je pourrai les partager avec toi!

Après deux jours de repos, nous partimes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long, nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne

pagne dont la ſituation & les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer perſonne.

Cette maiſon trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroiſſoit un enchantement. Cette penſée me divertit ; je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les hiſtoires, où la maitreſſe du logis étoit inviſible ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle, mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs

de

de chez elle pendant ſon abſence. Alors, ajouta-t-elle en riant, voyons comment vous vous en tirerez ? J'entrai volontiers dans la plaiſanterie ; je repris le ton ſérieux pour copier les complimens que j'avois entendu faire en pareil cas, & l'on trouva que je m'en acquittai aſſez bien.

Après s'être amuſée quelque tems de ce badinage, Céline me dit : tant de politeſſe ſuffiroit à Paris pour nous bien recevoir ; mais, Madame, il faut quelque choſe de plus à la campagne, n'aurez-vous pas la bonté de nous donner à dîner ?

Ah ! ſur cet article, lui dis-je, je n'en ſçais pas aſſez pour vous ſatisfaire, & je commence à craindre pour moi-même que votre amie ne

s'en

s'en ſoit trop rapportée à mes ſoins. Je ſçais un remede à cela, répondit Céline, ſi vous voulez ſeulement prendre la peine d'écrire votre nom, vous verrez qu'il n'eſt pas ſi difficile que vous le penſez, de bien régaler ſes amies; vous me raſſurez, lui dis-je, allons, écrivons promptement.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire & du papier, déja écrit; il me le préſenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même, parut un autre homme d'aſſez bonne mine, qui nous invita ſelon la coutume, de paſſer avec lui dans l'endroit où l'on mange.

Nous y trouvâmes une table ſervie

ſervie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous aſſis qu'une muſique charmante ſe fit entendre dans la chambre voiſine, rien ne manquoit de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même ſembloit avoir oublié ſon chagrin pour nous exciter à la joie, il me parloit en mille manieres de ſes ſentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, ſans plaintes ni reproches.

Le jour étoit ſerein ; d'un commun accord nous réſolumes de nous promener en ſortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maiſon ne ſembloit le promettre. L'art & la ſimétrie ne s'y faiſoient admirer que pour rendre plus

touchans les charmes de la ſimple nature.

Nous bornâmes notre courſe dans un bois qui termine ce beau jardin ; aſſis tous quatre ſur un gazon délicieux , nous commencions déja à nous livrer à la rêverie qu'inſpirent naturellement les beautés naturelles , quand à travers les arbres , nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de payſans vêtus proprement à leur maniere , précédés de quelques inſtrumens de muſique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc , la tête ornée de fleurs champêtres , qui chantoient d'une façon ruſtique , mais mélodieuſe , des chanſons , où j'entendis avec ſurpriſe , que mon nom étoit ſouvent répété.

Mon

Mon étonnement fut bien plus fort, lorsque les deux troupes nous ayant jointes, je vis l'homme le plus apparent, quitter la sienne, mettre un genouil en terre, & me préſenter dans un grand baſſin pluſieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre; je compris ſeulement, qu'étant le chef des villageois de la Contrée, il venoit me faire hommage en qualité de leur Souveraine, & me préſenter les clefs de la maiſon dont j'étois auſſi la maitreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue, il ſe leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me préſenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna auſſi d'un petit dis-

cours à ma louange, dont elle s'acquita de bonne grace.

J'étois trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu; d'ailleurs tout ce qui se passoit, avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire (ce que néanmoins) je trouvois incroiable: cette pensée en produisit une infinité d'autres: mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole: si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle ne l'étoit guères pour moi.

Déterville fut le premier qui en fut touché; il fit un signe à sa sœur, elle se leva après avoir donné

né quelques piéces d'or aux païſans & aux jeunes filles, en leur diſant (que c'etoit les prémices de mes bontés pour eux.) elle me propoſa de faire un tour de promenade dans le bois, je la ſuivis avec plaiſir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit miſe ; mais je n'en eus pas le tems : à peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta & me regardant avec une mine riante, avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le ſerez bien davantage, ſi je vous dis, qu'il eſt très-vrai que cette terre & cette maiſon vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je ! ah Céline ! vous pouſſez trop loin l'ou-

trage, ou la plaiſanterie. Attendez., me dit-elle plus ſérieuſement, ſi mon frére avoit diſpoſé de quelques parties de vos tréſors pour en faire l'acquiſition, & qu'au lieu des ennuieuſes formalités, dont il s'eſt chargé, il ne vous eût reſervé que la ſurpriſe, nous haïriez-vous bien fort? ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré (à tout événement) une demeure telle que vous avez paru l'aimer, & de vous avoir aſſurée une vie indépendante? Vous avez ſigné ce matin l'acte authentique qui vous met en poſſeſſion de l'une & l'autre. Grondez-nous à préſent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, ſi rien de tout cela ne vous eſt agréable.

Ah, mon aimable amie! m'écriai-je,

criai-je, en me jettant dans ſes bras. Je ſens trop vivement des ſoins ſi généreux pour vous exprimer ma reconnoiſſance; il ne me fut poſſible de prononcer que ce peu de mots; j'avois ſenti d'abord l'importance d'un tel ſervice. Touchée, attendrie, transportée de joie en penſant au plaiſir que j'aurois de te conſacrer cette charmante demeure; la multitude de mes ſentimens en étouffoit l'expreſſion. Je faiſois à Céline des careſſes qu'elle me rendoit avec la même tendreſſe; & après m'avoir donné le tems de me remettre, nous allâmes retrouver ſon frère & ſon mari.

Un nouveau trouble me ſaiſit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expreſſions

preſſions ; je lui tendis la main il la baiſa ſans proférer une parole, & ſe détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des ſignes de la ſatisfaction qu'il avoit de me voir ſi contente ; j'en fus attendrie jusqu'à en verſer auſſi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intereſſé que nous, à ce qui ſe paſſoit, remit bientôt la converſation ſur le ton de plaiſanterie ; il me fit des complimens ſur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la maiſon pour en examiner, diſoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que ſon goût n'étoit pas auſſi sûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza, tout ce qui s'offrit à mon paſſa-

paſſage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me ſembloient plus belles, les arbres plus verds, la ſimétrie des jardins mieux ordonnée.

Je trouvai la maiſon plus riante, les meubles plus riches, les moindres bagatelles m'étoient devenues intéreſſantés.

Je parcourus les appartemens dans une yvreſſe de joie, qui ne me permettoit pas de rien éxaminer ; le ſeul endroit où je m'arrêtai, fut dans une aſſez grande chambre entourée d'un grillage d'or, légérement travaillé, qui renfermoit une infinité de Livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable ; j'étois dans un tel enchantement, que je croiois ne pouvoir les quitter

ter ſans les avoir tous lûs. Céline m'en arracha, en me faiſant ſouvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remiſe. Nous cherchâmes à l'employer, mais nos recherches auroient été inutiles, s'il ne nous eût montré la porte qu'elle devoit ouvrir, confondue avec art dans les lambris ; il étoit impoſſible de la découvrir ſans en ſavoir le ſecret.

Je l'ouvris avec précipitation, & je reſtai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien deſſinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du Soleil, telles à peu près que je

les

les avois racontées à Déterville.

On y voyoit nos Vierges repréſentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France; on diſoit même qu'elles me reſſembloient.

Les ornemens du Temple que j'avois laiſſés dans la maiſon Religieuſe, ſoutenus par des Piramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil ſuſpendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit par ſon éclat d'embellir cette charmante ſolitude : & des meubles commodes aſſortis aux peintures la rendoient délicieuſe.

En éxaminant de plus près ce que j'étois ravie de retrouver, je m'ap-

m'apperçus que la chaiſe d'or y manquoit : quoique je me gardaſſe bien d'en parler, Déterville me devina ; il ſaiſit ce moment pour s'expliquer : vous cherchez inutilement, belle Zilia, me dit-il, par un pouvoir magique la chaiſe de l'*Inca*, s'eſt transformée en maiſon, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre ſcience à cette métamorphoſe, ce n'a pas été ſans regret, mais il a fallu reſpecter votre délicateſſe ; voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire (pratiquée adroitement dans le mur,) voici les débris de l'opération magique. En même-tems il me fit voir une caſſette remplie de piéces d'or à l'uſage de France. Ceci vous le ſçavez, continua-t-il, n'eſt

n'eſt pas ce qui eſt le moins néceſſaire parmi nous, j'ai cru devoir vous en conſerver une petite proviſion.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoiſſance & l'admiration que me cauſoient des ſoins ſi prévenans; quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux auſſi, me dit-elle, vous faire voir la puiſſance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajuſtemens, enfin de tout ce qui eſt à l'uſage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pûs m'empêcher d'en rire & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécuſſe

pour

pour employer tant de belles choſes. Autant que nous en vivrons mon frere & moi, me répondit-elle : & moi, repris-je, je deſire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez aſſurément pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le Temple du Soleil (c'eſt ainſi qu'ils nommerent le merveilleux Cabinet.) J'eus enfin la liberté de parler, j'exprimai, comme je le ſentois, les ſentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté! Que de vertus dans les procédés du frere & de la ſœur!

Nous paſſâmes le reſte du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié ; je leur fis les honneurs du ſoupé encore plus gaiement

ment que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domeſtiques que je ſavois être à moi ; je badinois ſur mon autorité & mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à meſure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans ſa mélancolie, & même qu'il échapoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient ſi promptement un air ſerein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient. Je ne pus l'obtenir ; nous ſommes revenus cette nuit, en nous

nous promettant de retourner incessamment dans mon Palais enchanté.

O, mon cher Aza, quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi!

LET-

LETTRE TRENTE-TROIS.

LA triſteſſe de Déterville & de ſa ſœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté : ils me ſont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empreſſée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obſtinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traverſé ton voyage, & bien-tôt mon inquiétude a ſur-paſſé leur chagrin. Je n'en ai pas diſſimulé la cauſe, & mes aimables amis ne l'ont pas laiſſé durer longtems.

Déterville m'a avoué qu'il avoit reſolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me ſurprendre, mais

que mon inquiétude lui faiſoit abandonner ſon deſſein. En effet, il m'a montré une Lettre du guide qu'il t'a fait donner, & par le calcul du tems & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin qu'il n'y a plus de tems à meſurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus héſité de me dire tout le reſte de mes arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te deſtine, tu logeras ici, jusqu'à ce qu'unis enſemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous ſéparera; Déterville

le a pourvu à tout, & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le devore que ta prochaine arrivée. Je le plains : je compatis à sa douleur, je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, & qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement en moi-même : ainsi quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma Lettre presque à cha-

que mot pour courir à la fenêtre; je ne laisse pas de continuer à écrire, il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Te es plus près de moi, il éſt vrai; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparoient encore? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre, pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire? encore un moment, & je te verrai; mais ce moment n'existe point. Eh? puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse! Hélas! tu l'as vue toujours gémissante. Que ce tems est loin de moi! avec quel transport il sera effacé de mon souvenir! Aza, cher Aza! que ce nom est doux! bientôt je ne

ne t'appellerai plus en vain, tu m'entendras, tu voleras à ma voix: les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement .... On m'interrompt, ce n'est pas toi, & cependant il faut que je te quitte.

LETTRE TRENTE-QUATRE

AU CHEVALIER DETERVILLE,

A Malthe.

AVEZ-vous pû, Monsieur, prévoir sans repentir le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me préparîez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre desespoir & à votre absence ? comblée il y a deux jours des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Cé-

Céline toute affligée qu'elle eſt n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a préſenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle Lettre. Au comble de mes vœux la douleur s'eſt fait ſentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendreſſe, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres ſentimens. Ah, Déterville ! que pour cette fois votre bonté eſt inhumaine ! mais n'eſperez pas exécuter juſqu'à la fin vos injuſtes réſolutions ; non, la mer ne nous ſéparera pas à jamais de tout ce qui vous eſt cher ; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes Lettres, vous écouterez mes prieres ; le ſang & l'amitié reprendront leurs droits ſur votre cœur ; vous

vous rendrez à une famille à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi ! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerois vos jours & ceux de votre sœur ! je romprois une si tendre union ! je porterois le désespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore de vos bontés ! non, ne le croyez pas, je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil ; je reconnois vos soins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils soient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Que vous êtes aveugle, Déterville !

Quel-

Quelle erreur vous entraîne dans un deſſein ſi contraire à vos vues ? vous vouliez me rendre heureuſe, vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez ſécher mes larmes, vous les faites couler, & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre ſacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue, que vous avez cru ſi redoutable pour vous ! Cet Aza, l'objet de tant d'amours, n'eſt plus le même Aza, que je vous ai peint avec des couleurs ſi tendres. Le froid de ſon abord, l'éloge des Eſpagnols, dont cent fois il a interrompu le plus doux épanchement de mon ame ; la curioſité offenſante, qui l'arrache à mes tranſports, pour viſiter les raretés de Paris : tout me fait

craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville! peut-être ne ſerez-vous pas longtems le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien ſur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramenent; elle eſt le ſeul azile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs ſenſibles à mes peines? La généroſité, juſqu'ici la plus forte de vos paſſions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent? Non je ne puis le croire; cette foibleſſe ſeroit indigne de vous; vous êtes incapable de vous y livrer; mais venez m'en convaincre, ſi vous aimez votre gloire & mon repos.

LET-

LETTRE TRENTE-CINQ.

AU CHEVALIER D'ETERVILLE,

A Malthe.

SI vous n'étiez la plus noble des créatures, Monsieur, je serois la plus humiliée ; si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, seroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon désespoir? Mais hélas ! que me reste-t-il à craindre? qu'ai-je à ménager? tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie que je regrette ; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs ;

pleurs; c'eſt la bonne foi violée; c'eſt l'amour mépriſé qui déchire mon ame. Aza eſt infidéle.

Aza infidéle ! Que ces funeſtes mots ont de pouvoir ſur mon ame.... mon ſang ſe glace .... un torrent de larmes.....

J'appris des Eſpagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups eſt le plus ſenſible: ce ſont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza; c'eſt leur cruelle Réligion qui me rend odieuſe à ſes yeux. Elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude; mais elle défend l'amour de ſes proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer: unis par les liens du ſang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie ſans honte, ſans regret, ſans remords.

Helas!

Helas ! toute bizarre qu'eſt cette Réligion, s'il n'avoit fallu que l'embraſſer pour retrouver le bien qu'elle m'arrache (ſans corrompre mon cœur par ſes principes) j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes illuſions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être inſtruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admiſe dans une ſocieté ſi pure, ſans abandonner le motif qui me détermine, ſans renoncer à ma tendreſſe, c'eſt-à-dire ſans changer mon éxiſtence.

Je l'avoue, cette extrême ſévérité me frappe autant qu'elle me revolte, je ne puis refuſer une ſorte de vénération à des Loix qui me tuent ; mais eſt-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je

les

les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus ; ah ! malheureuſe. . . . . .

Le cruel Aza n'a conſervé de la candeur de nos mœurs, que le reſpect pour la vérité, dont il fait un ſi funeſte uſage. Séduit par les charmes d'une jeune Eſpagnole ; prêt à s'unir à elle, il n'a conſenti à venir en France que pour ſe dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laiſſer aucun doute ſur ſes ſentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteſte ; que pour m'ôter la vie.

Oui, c'eſt en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur eſt à lui, il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il me la raviſſe & qu'il m'aime . . . . .

Vous ſçaviez mon malheur, pourquoi

quoi ne me l'aviez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Eh pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeste destinée, j'aurois conduit sa victime à ma Rivale, je serois à présent.....
O Dieux, sauvez-moi cette horrible image! .....

Déterville, trop généreux ami! suis-je digne d'être écoutée ? suis-je digne de votre pitié ? Oubliez mon injustice; plaignez une malheureuse dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa foiblesse pour un ingrat.

LETTRE TRENTE-SIX.

AU CHEVALIER DE TERVILLE, *à Malthe.*

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai longtems ignoré ma propre éxistence ; j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah, Dieux ! pourquoi en me rappellant à la vie m'a-t-on rappellée à ce funeste souvenir. Il

Il eſt parti ! je ne le verrai plus ! il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout eſt fini pour moi. Il prend une autre Epouſe, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne ; eh bien, cruel Aza, puiſque le fantaſtique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imites-tu auſſi l'art qui l'accompagne !

Heureuſe Françoiſe, on vous trahit ; mais vous jouïſſez longtems d'une erreur qui feroit à préſent tout mon bien. On vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeſte ſincérité de ma nation, vous pouvez donc ceſſer d'être une vertu ? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occaſion le veut ?

Tu m'as vû à tes pieds, bar-

bare Aza, tu les as vûs baignés de mes larmes, & ta fuite ..... Moment horrible ! pourquoi ton ſouvenir ne m'arrache-t-il pas la vie ?

Si mon corps n'eût ſuccombé ſous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foibleſſe ..... Il ne ſeroit pas parti ſeul. Je te ſuivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, quelle foibleſſe fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'euſſiez ſecourue ; ce que n'a pû faire le déſordre de mon déſeſpoir, votre raiſon capable de perſuader, l'auroit obtenu ; peut-être Aza ſeroit encore ici. Mais, ô Dieux ! déja arrivé en Eſpagne au comble de ſes vœux ..... Regrets inutiles,

les, déſeſpoir infructueux, douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, Monſieur, à ſurmonter les obſtacles qui vous retiennent à Malthe, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? fuyez une malheureuſe qui ne ſent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un ſupplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE TRENTE-SEPT.

RAssurez-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sureté, & que moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis; le destin le veut, je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans reméde a fait le reste. Je sçais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé ; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause n'est plus digne de mes regrets ; s'il en reste dans mon cœur ils ne sont dus qu'aux peines

nes que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance, que peut-elle sur une ame désolée ? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier desir que m'inspira la nature fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté ; ce ne

fut pas ſans peine que j'obtins de Céline la permiſſion de m'y faire conduire ; j'y trouve des ſecours contre le déſeſpoir que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maiſon de votre ſœur ſes diſcours conſolans ne pouvoient prévaloir ſur les objets qui me retraçoient ſans ceſſe la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de ſon arrivée ; le ſiége ſur lequel il s'aſſit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes Lettres, juſqu'à ſon ombre effacée d'un lambris où je l'avois vu ſe former, tout faiſoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rap-

rappelle des idées agréables que j'y reçus à la premiere vue; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable ſœur.

Si le ſouvenir d'Aza ſe préſente à mon eſprit, c'eſt ſous le même aſpect où je le voyois alors. Je crois y attendre ſon arrivée. Je me prête à cette illuſion autant qu'elle m'eſt agréable; ſi elle me quitte, je prends des Livres, je lis d'abord avec effort, inſenſiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuſe vérité qui m'environne, & donnent à la fin quelque relache à ma triſteſſe.

L'avouerai-je, les douceurs de la liberté ſe préſentent quelquefois à mon imagination, je les écoute; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que

je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même je compte peu ſur ma raiſon. Je me prête à mes foibleſſes, je ne combats celles de mon cœur, qu'en cedant à celles de mon eſprit. Les maladies de l'ame ne ſouffrent pas les remedes violens.

Peut-être la faſtueuſe décence de votre nation de permet-elle pas à mon âge, l'indépendance & la ſolitude où je vis ; du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le perſuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'aſſez fortes raiſons pour me convaincre de mon tort ; la véritable décence eſt dans mon cœur. Ce n'eſt point au ſimulacre de la vertu que je rends hommage, c'eſt à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour

pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y regnera-t-elle sans partage & sans retour ?

LET-

LETTRE TRENTE-HUIT. & derniere.

AU CHEVALIER DETERVILLE, *à Paris.*

JE reçois presque en même-tems, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malthe & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville ! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos Lettres, après m'avoir donné lieu d'esperer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous

vous livrez plus que jamais à ſa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même inſtant ? Vous me demandez la permiſſion de me voir, vous m'aſſurez d'une ſoumiſſion aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des ſentimens qui y ſont les plus oppoſés, qui m'offenſent ; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puiſqu'un faux eſpoir vous ſéduit, puiſque vous abuſez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles ſont mes réſolutions plus inébranlables que les vôtres.

C'eſt en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bon-

bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! mais quand je l'oublierois, fidéle à moi-même, je ne ſerai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ſes droits ſur moi n'en ſont pas moins ſacrés : je puis guérir de ma paſſion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inſpire de ſentiment ſont à vous, vous ne la partagerez avec perſonne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y ſerai fidéle ; vous jouïrez au même degré de ma confiance & de ma ſincerité ; l'une & l'autre ſeront ſans bornes. Tout ce que l'amour a developpé dans mon cœur de ſentimens vifs & délicats tournera au profit de l'amitié. Je vous laiſſerai

voir

voir avec une égale franchiſe le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza; le deſir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penſer; & mon éternelle reconnoiſſance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames: la confiance ſçait auſſi-bien que l'amour donner de la rapidité au tems. Il eſt mille moyens de rendre l'amitié intéreſſante & d'en chaſſer l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoïſſance de vos ſciences & de vos arts; vous goûterez le plaiſir de la ſupériorité; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoiſſez pas. Vous ornerez mon eſprit de ce qui peut le rendre amuſant, vous jouïrez de votre ouvrage; je

tacherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la ſimple amitié, & je me trouverai heureuſe d'y réuſſir.

Céline en nous partageant ſa tendreſſe repandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous reſteroit-il à deſirer ?

Vous craignez en vain que la ſolitude n'altere ma ſanté. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuſe que par l'oiſiveté. Toujours occupée, je ſçaurai me faire des plaiſirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend inſipide.

Sans approfondir les ſecrets de la nature, le ſimple éxamen de ſes merveilles n'eſt-il pas ſuffiſant pour varier & renouveller ſans ceſſe des occupations toujours agréa-